

Lettre
à un ami analphabète

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

Caravane Humaine

Vadrouille, pensées et lendemains

Quentin la Broussaille

Alcool, entre illusion et réalité

Trait de plume

Un vent d'ailleurs

Des mots et des hommes

La Planète Bleue

L'odyssée cosmique des fous

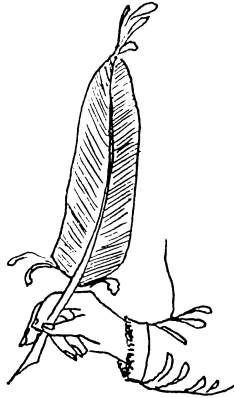
Accroché aux ailes d'un ange

Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme?

Ces ouvrages sont présentés au: www.escarboucle.ch

Bocampe

Lettre
à un ami analphabète



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 978-2-9700540-4-7

Illustration: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE
www.escarboucle.ch

L'homme a besoin de structures pour vivre sa condition d'homme, mais esclave de celles-ci, son sentiment d'appartenance devient à son tour une structure qui a jeté l'ancre dans un port de l'oubli.

Le handicap porté à la conscience passe les mers alors que le cercle des endormis ne peut plus quitter les îles...

Je dédie cette lettre à tous ceux qui se croient encore normaux, moi le premier, convenons-en.

Bocampe

Toute ressemblance
avec la réalité
ne serait pas accidentelle,
alors que toute similitude
ou ressemblance
avec les faits ne serait que
pure coïncidence...

Préambule

EN CATIMINI, les classes dirigeantes qui administrent et allouent des contributions au secteur social, légifèrent avec des cadres bornés, marqués par une sclérose avancée et en tenant des discours pour tirer les dettes du ruisseau. Une fois de plus, la résolution politique a gommé la volonté sociale. Jusqu'au-boutistes, les divas de la finance et les cassandres de l'économie nous figent des lois sans âme.

Au milieu du gué, les songe-creux, cachés derrière leurs petits doigts sont prêts à vendre leur poudre de perlimpinpin, des lois belles comme des toiles d'araignées, sans rime ni raison, de quoi mystifier les naïfs ad libitum. Puisque les bénéfices de la vie économique ne renouvellent pas l'oxygène dont a besoin l'organisation sociale et la vie culturelle, l'opiniâtreté politique sans inspirateur, pauvre d'esprit, toujours en retard sur son temps, fait des fractions et des soustractions durcies d'intelligence. Pourtant, la vie sociale, c'est tout ce qui nous lie. Entre les dettes de l'Etat envers la nation et les bénéfices de celle-ci, les pauvres que nous sommes peuvent constater combien tout en haut de la hiérarchie, on se complait de richesses insoupçonnables. Mais cela ne peut que réchauffer nos

ardeurs à combattre pour que la vie sociale soit plus fraternelle! De sacrés pantins tout de même! Tels des hommes-sandwichs qui se promèneraient dans les cours politique et bancaire avec deux panneaux, un sur le dos: les normes de qualité sont un acte de conscience raté, de la poussière impalpable ou négociations dans l'impasse; l'autre sur la poitrine: nos restrictions budgétaires vont faire du schproum dans les chaumières, juste le temps nécessaire de bercer les bergers et leurs troupeaux.

Leurs promesses mises sous les scellés après un endormissement de la conscience collective, tout attentat économique contre les institutions sociales sera alors possible, le plus gentiment du monde, à la condition que l'on n'ennuie pas le public social. Ah! le bon billet qu'a La Châtre! Quelle propagande de scribouillards! Tombé de Charybde en Scylla, dans quelques années tout sera à nouveau oublié dans des tiroirs comme si rien ne s'était passé. Une fortune colossale a été déployée inutilement, tel un levier offensif de l'industrie sous prétexte d'une meilleure transparence, de l'organisation des systèmes de la qualité, des prises en charge sociales. Et notamment dans le secteur qui a pour tâche de favoriser l'épanouissement des adultes handicapés mentaux, comme les habitudes invétérées les désignent. Ric-rac, des agents de qualité, un produit salvateur dans la tête, tels des hommes de cabinet foisonnaient partout, surpayés par le grisbi des citoyens. Sous prétexte d'une réglementation qui servirait de garde-fou contre les abus, ils proféraient des galimatias, reflétant à merveille notre époque de confusion. Je l'ai survolée et feuilletée à gogo cette nomenclature aux phrases allusives, heu... ça ressemble à du kata kana, si ceci vous dit quelque chose. Quelle

guignolade! Quel imbroglio! A tomber en pâmoison! En fait, ce n'est qu'une couleur sociale issue des entrailles d'hommes qui ne pensent plus. Un coup de pinceau des classes dirigeantes, un poisson des grands fonds dont les écailles brillent d'une politique de gribouille. Ces gardes-chiourmes préparaient une fabuleuse restriction budgétaire, un tour d'escamotage digne des plus grands prestidigitateurs. Les contrats aléatoires signés, les instituts furent contraints d'avaliser les marchandages, les trocs et les cuvettes à symboles, puisque tous dirent oui et qu'il n'est guère coutume de dire non collectivement sous des pressions matérialistes.

Sans omettre le slogan des technocrates à la pensée numérique: «La voix de l'économie ne peut vous égarer, nous allons fixer à nouveau le prix de chaque chose, et même si tout change autour de vous, il vous restera l'adaptation sans que vous y fassiez attention, et tout cela sans réclamer d'aucune façon la collaboration des acteurs sociaux».

C'est ce qu'ils ont fait, font, et continueront de faire avec toutes les théories de sacrifices justifiés, et sans jamais considérer les risques et les conséquences d'une telle politique de casse-cou. Cependant, lorsque des excédents intellectuels deviennent l'application d'une science infuse, on peut repenser ce que disait jadis le prophète Esaïe: «Ils disent aux voyants: Ne voyez pas! et aux prophètes: Ne nous prophétisez pas la vérité, dites-nous des choses agréables, prophétisez des chimères!» (Es 30,10) Vous dites: prophète, ne prophétise pas! Voyant, ferme tes mire-œufs! Dis-nous plutôt des choses agréables. C'est justement ce que nous allons faire. Moi, je ne vais pas me taire, résigné, en attendant la

parousie, carré dans un fauteuil, l'assommoir sur la tête tout en contemplant cet appauvrissement de la vie sociale comme un renoncement à une cause perdue d'avance. En aucun cas je ne vendrai le silence de mes rires et de mes larmes à de mélodramatiques restrictions dont l'effet inverse se fera voir à terme, et qui coûteront bien plus cher que les économies visées.

Je fais partie d'une poignée de grognons outragés, et dans les pages qui suivent, je dirai non à ma manière, non aux manœuvres malhonnêtes, à défaut de pouvoir expulser ce chahuteur social, cette loi-cadre manu militari. Guidé par mon sens critique, je vais poser les pieds sur des frontières sensibles et les franchir au moyen d'une parodie. Ferme sur mes arçons de baladin, je me payerai la fiole de certains et dénoncerai leurs facéties, ne visant personne en particulier et sans vouloir blesser quiconque. L'humour, la réflexion commune, la pratique de la dérision d'un certain état de fait doivent prédominer, et chacun tirera de cette caricature ce que bon lui semblera.

Ce qui se profile sur le paysage social, c'est un appel au renouveau, et les motifs sont bien tranchés entre les prouesses économiques et celles des hommes. A quoi bon se perdre dans un dédale de normes les moins naturelles qui soient et de structures détraquées comparant l'homme à des inventions bon marché? La révolution intérieure est l'unique grande découverte pour la vie sociale, et rien ne saurait la quantifier, et ce en dépit des volontés politiques qui défilent au long des siècles.

Il est très malaisé de se rendre compte collectivement du changement qui s'est opéré aux environs de l'an 2000 et qui poursuit ses mues crépusculaires. Il s'agit entre autres de transformations dans

l'organisation sociale qui imprègnent le fonctionnement des instituts sociaux dans leur ensemble. Il est pénible et laborieux d'en saisir les exigences, puisqu'elles ne comportent aucun enseignement portant sur la cohérence sociale. Tout au plus trouve-t-on des analyses spectrales, le résultat de déplacements bancaires où l'argent prend une position particulière de sauveur, persécuteur et victime simultanément. La mode européenne est de serrer la vis et ensuite de bloquer les écrous en graissant les pas de vis, pour arrêter toute révolte et en prétendant changer la position des étoiles par des procédés purement abstraits et intellectuels; visant à nous faire croire que c'est ce qu'exige l'évolution humaine aujourd'hui. Fatalitas in Babas! Une fois de plus...

Des étoiles privées d'homme? Impossible et irréalisable, de telles prouesses signent là le déclin d'un certain naturalisme et il ne s'agit plus que d'une histoire de révolte et de temps. Desserrez les nœuds de vos cravates en soie je vous prie, chers politiciens et chers banquiers de la haute finance: les forces de l'esprit qui agissent sur la vie et sur la formation d'un être humain ne sont pas des domestiques dans un poulailler social. Ce qui unit les travailleurs sociaux par des liens professionnels et leur permet de rester en relation vivante avec leur métier jusqu'au plus haut de leur évolution, ne peut être négocié par des convictions matérialistes. Tout autour de nous, des normes à l'apparence salutaires mais préfabriquées, arrivent en se bousculant les unes sur les autres, jusqu'à étouffer ce qui doit être considéré comme le fondement premier de la condition humaine: prendre le temps de vivre, avec son cœur et sa pleine conscience.

Appelés à assainir les institutions sociales, les « experts », avec de misérables mises en scène, créent au contraire des problèmes sociaux de toutes sortes, des phénomènes maladiés de l'âme et par réactions justifiées, naturelles, des germes révolutionnaires en devenir. A croire que les classes dirigeantes suivent un programme prévu et que les sacrifiés sont déjà désignés. Pour ma part, je ne crois pas qu'il soit permis de refuser le combat et de fermer les yeux. Un signe poignant qui ne trompe pas, c'est la déconsidération des vieux; cette merveille de vérité qu'est la vieillesse est en train de crever d'isolement et de solitude.

Nos anciens sont le reflet d'une sphère sacrée, et sans ce trésor primordial de l'échelle humaine, c'est tout le système des valeurs qui s'effondre signant ainsi l'incontestable déclin de la politique, marquant le changement d'une époque.

En cela, toute loi qui pénalise une personne âgée, l'isole, l'exclut, et qui taxe le peu d'argent qui lui reste, doit être combattue jusqu'à son retrait immédiat, comme doit être demandée la démission instantanée de ceux qui pensent, et écrivent et soutiennent de telles inepties. Que se passerait-il si la nature commençait à enfreindre ses propres codes? hum... le penser suffira. Le baptême politique ne devrait-il commencer par cet entendement?



Considéré comme l'un des plus anciens remèdes de l'humanité pour l'homme, «l'homme en personne». Thérapie délaissée pour des colonies économiques où il n'y a plus rien à affectionner si ce n'est la malignité des chiffres. Les bénéfiques accumulés remplissent des

réserves virtuelles que l'on identifie à la grandeur sublime et au succès, tandis que la vie sociale est délaissée. Une économie politique déviée et mal pensée qui, de sa main jamais lasse, charcute les affaires sociales, marquant ainsi de nouveaux territoires juridiques. Et quand les esprits dorment profondément, il est logique de céder aux raisons et aux préceptes de l'intellect, cette fabrique d'anti-vie. Pourtant, l'homme, ce puissant antibiotique naturel dont la qualité substantielle s'accroît en son devenir, est la seule prévention pour les maladies sociales.

Qu'est-ce que l'homme? Et pourquoi cette interrogation ne préoccupe-t-elle pas la volonté politique au fond de sa pensée? Comment est-il possible de faire de la politique sans s'intéresser à une question aussi fondamentale? Ce n'est pas à Bruxelles la Fantastique que les gonflés à bloc vont cultiver cette demande qui doit souder tout le reste à la question sociale. Les arbres se regroupent en forêts, les oiseaux en colonies, les abeilles en essaims et l'homme... en cortèges d'individualités. Il y en a du monde à ne pas oublier si nous ne voulons pas que la zone de marginalité se transforme à la cadence des nouvelles maladies psychiques; sans combat, sans idéaux, sans révolte, mais avec comme seul sentiment d'appartenance une boule durcie de haine.

Qu'en est-il de l'évolution humaine dans le contexte social? Cette marionnette humaine, intelligente, devenue marionnettiste de son sort, seigneur de ses illusions, reine de ses fantasmes. Le temps est assez long pour qu'elle en tire des avantages qui empêchent de faire évoluer les uns et les autres à l'intérieur des structures dissociées qui les rassemblent. Hélas!

Plus les charpentes sociales se parcellisent, plus elles sont complices d'une économie dirigée, planifiée, malsaine, qui a pour conséquence de fragmenter davantage la cohésion et la cohérence de l'organisation sociale. Et qui va en pâtir? Les bénéfiques des entreprises, des banques et des marchés économiques remplissent virtuellement les dépôts d'argent avec lesquels certains s'adonnent à des jeux de science-fiction, alors qu'ils devraient tout redistribuer à la sphère sociale pour que le bateau reparte. Au contraire, l'ordre social se fractionne au fur et à mesure qu'augmentent les bénéfiques engrangés, sans autre raison que de constituer des réserves, prenant le caractère d'une toile de fond intouchable et sans couleur.

Quel culot, quelle incompetence, mais traversée de frissons de dividendes! Nous voyons clairement que la mise en place de cette paperasserie coûte des millions! Les audits, les agents de qualité, les auditeurs complices, tout cela a un coût, celui d'un système antisocial à son embasement.

Alors que le besoin des soins est une réalité qui s'accroît, les licenciements pratiqués à des fins d'économie coûtent cher, la fermeture de certains centres aussi, tout comme la réduction du personnel, le stress, la perte des valeurs, le manque de moyens. Sans même parler de la peur qui s'est implantée dans la manière de penser et de fonctionner chez ceux qui acceptent tout ce qui vient des classes dirigeantes comme du pain béni. Ainsi que chez tous ceux qui subissent ces mesures comme une fatalité.

Par Toutatis! Les procédés de la confusion sont à leur comble, aux mains de tous les ouvriers égoïstes. La liberté de travailler

convertie en automatisme de penser et de faire, la sensation au lieu de l'émotion, la figuration contre l'action, le jeu de rôle aménagé à la place de la responsabilité; la tension qui remplace la réflexion commune, le don de soi par l'argent, l'aide comme un dû. L'individualisme forcé au détriment du but et de l'intérêt commun, la substitution de la vie moderne par de la vie déviée de la vie; les maladies de l'âme devenues banales, normales, l'île au lieu du continent, le continent au lieu de la terre, l'homme à la place du ciel. Juste ciel! Mon cœur, mon amour, mon âme! Va-t-on nous expliquer avec de vifs intérêts comment une île flotte sur la mer avec tout un journalisme de basse-cour qui déforme, altère, amalgame les faits réels? Pour un cocorico, c'est de première, orchidée 2000 après Jésus Christ, la fleur s'est transformée en poison dans l'évolution de la société intellectuelle.

Tout s'explique autour de tasses de café alors que les sacrifiés sont décrits comme un spectacle de la vie sociale. L'homme de notre temps confond le progrès intérieur avec la connaissance, les changements de mœurs avec l'évolution, l'acte libre avec la fatalité, l'amour avec la zigounette, la liberté de penser avec Bruxelles la Fantastique, le verbe communiquer et transmettre avec ignorer et mésestimer...

L'art sous toutes les formes, l'humour bienfaiteur, le but commun qui appelle les consciences et les principes du bon sens de la vie; autant de valeurs pour contrer les flèches empoisonnées de la volonté politique et économique destructrice qui apparaît dans la vie sociale et culturelle, sur la route de tous ceux qui ont besoin de soins du destin. Tandis que le fléau de la pensée morte

s'étend dans les plaines sous tous les angles, le constat est triste aux heures d'affluence des travailleurs sociaux. L'étendue du bon sens, de la beauté, de la joie, de la paix, du partage, doit désormais rendre des comptes aux quatre coins des structures quantitatives. Structures qui promeuvent la transparence et la sécurité comme moyen d'expression, de garantie, de qualité et de vérification sociale, grâce à la science exacte de la négation de l'esprit du bon sens.

Tout comme le portable qui respire de la décharge électrique, cette épidémie ne cesse de contaminer et de claquemurer les ciboulots... Son attaque est sûre, la résistance nulle. Le meilleur moyen pour que l'homme cesse de communiquer, c'est de lui offrir une parcelle d'illusion qui se propage à l'infini. Ça pue... ça prend une de ces odeurs de grailon, à attraper un goulet d'étranglement, à provoquer le dégoût moral.

A l'avenir, il y aurait des cures de désintoxication pour les accros au natel et ses pense-bêtes, que je ne serais pas surpris. Il y a autant de portables sur le corps des hommes que de sucre rajouté dans les aliments, mais ni MMS ni SMS ne remplaceront jamais le travail des angelots, ni l'art du conteur. Pouah! C'est la technologie de la dépendance, l'invasion des stimuli intérieurs, faire croire au citoyen qu'il n'a d'égal que lui-même. Voilà le nouvel objet portable volant et intelligent, du préfabriqué béni, du connu mystifié à l'avance, et donc, comme toujours, un frauduleux ressenti émotionnel de soi-même encore plus individuel et extraordinaire d'abîme social. Je me perçois en touchant le petit rectangle et les frivolités de ses gadgets, je suis persuadé que c'est vraiment moi.

Moi dans les magasins, moi dans ma voiture, moi dans les rues, moi partout, omniprésent sur mon île, moi jamais chez moi, pour vous servir. Les autres, qui passent à coté de moi, échappent à mes perceptions, et moi, le pénétré, je m'en tape comme de l'an 2000.

C'est cela oui! Le portable est bien un isolant dans la poche de chaque citoyen, une contre-image, un déni de la communication. Le locataire social a l'impression d'être soulagé: je me sens quelque chose avec cette petite chose, mes affects sont combinés avec le monde environnant et ce qu'il me dicte à l'horizon, la soupape de sécurité présente non-stop.

Une Bruxelloise dans sa toute splendeur. Mais revenons à notre rouerie, à la vie sociale, trop petite pour le rusé serpent économique qui va manger dans les années à venir ce qu'il ne pourra plus digérer. Ainsi momifié par ces nouvelles normes sans idéaux qui plombent les institutions, les éducateurs peuvent fonctionner comme des larbins pendant plusieurs années; se jouer la comédie, se goberger, se royaumer et cracher dans l'eau pour faire des ronds durant leur vie professionnelle et spirituelle, et ainsi colmater les fentes avec le cercle des endormis comme des papes du surréalisme.

Le handicap est plus près de nous que ce que nous pensons, réaffirmé par cette sorte de tapis d'entrée dans l'évidence et sur lequel chaque homme dit normal laisse l'empreinte de son passage: une blessure existentielle.

En chaque homme un handicap: le bobo de vivre. Avec des conséquences, dont, comme pour de la cire fondue, nous pouvons humer la singulière odeur lorsqu'elle se glisse dans des contrats et des systèmes sociaux si paradoxaux que c'est à en couper la chique.

Le handicap de manière générale ne doit plus être isolé ni spécialisé, il est naturellement appelé à rejoindre l'image de notre humanité puisqu'il en est l'essence même. Béni soit le jour où un seul homme politique comprendra cela, jusque dans l'investigation de ses pensées agissantes.

Certains individus dits normaux nient carrément leurs propres infirmités et leurs polissonneries mentales en adoptant des comportements de calculateurs afin de fabriquer des avenir à leur guise. Les technocrates par exemple, qui empoisonneront un jour le verbe au risque de rendre l'avenir institutionnel sans âme, tel un ruisselet de vie sociale croupissant dans une mare. Signe d'une nécrose qui, malheureusement, arrangerait des éducateurs opportunistes qui ont une tête à la place des mains et des pieds à la place du cœur. Non! Mais si Madame, c'est très courant. La question humaine revient toujours au galop quel que soit l'étrange parcours circulatoire de l'argent et de la volonté serpentine à ses côtés. Les générations à venir reprendront le flambeau, faut-il encore qu'il en reste un de tout son art! Qu'est-ce que l'homme avant et après son entrée dans la galerie sociale? Un tapis magique de relations à l'infini! Les passionnés du pouvoir s'en tapent comme de colin-tampon, car ce qui les intéresse ce sont les tenants et les aboutissants de l'outre-monde. Le pouvoir, le temps de l'avoir dans ses mains pour le pratiquer et pour s'y laisser pourrir.

Mais en occultant la question spirituelle qui est en lien direct avec l'ordre social, ils seront toujours soumis au tragique sort de tourner en rond. Concrètement, il s'agit de la manipulation et de

la gestion des sommes investies dans les institutions sociales. Les «spécialistes» ont inventé une nouvelle règle de colin-maillard, avec des explications filandreuses pour mieux dindonner sous un éclairage à giorno.

Mais laissons ces inlassables manitous se clouer à leur totem avec le mystérieux pouvoir de leur nombre, ne soyons pas les dindons de cette farce sociale. Nos pensées à la mesure de notre découverte ne peuvent pas être chosifiées, ni les ressources humaines codifiées, comme des spécimens fixés au moyeu d'une roue.



Plus l'expression d'un handicap est visible de prime abord, plus elle est la lumière de celui qui le véhicule, aveuglante pour ceux qui le dévisagent avec des yeux d'explorateurs et d'apprentis sorciers. Mais il y a des politiciens navrés et des scientifiques besogneux constamment dans le noviciat, qui standardisent l'aspect lumineux des phénomènes dans des classifications, des théories à tout casser.

Au fur et à mesure qu'ils emmurent des pathologies, ils énoncent des jugements de valeur décorés de parures, sertis de noms ronflants, le tout emmitouflé. Ils exigent ensuite des réponses à ce qu'ils ne comprennent pas, ce qui suscite des théories et des pages 12 sans fin.

Certains empaillent des chaises ou des bouteilles, d'autres enferment dans une seule et même pensée les handicaps et des chiffres. La forme est ligotée, le handicap garni, empaqueté, orné de panache, grisé d'énigmes, le fond ignoré. Même une truie n'y retrouverait pas ses petits. Tiroir 3, les trisomiques, le 6, les autistes, le 9,

les épileptiques, le 14 les psychotiques, les ceci, le 35, les cela le 42, le 666! Au suivant! au suivant! Quelle sombre braise des bûchers où grésillent des cervelles ficelées dans des boîtes crâniennes! Les scientifiques et les économistes du ronron qui ont perçu les pathologies en nombre, ont surtout donné de l'attrait à leurs pensées de manufacture.

Subséquemment arrivent dans un effort suprême les éducateurs de l'ordinateur mille-pattes, entachés d'usure numérique. Des éducateurs de l'audience et de la séance, sans cesse en vadrouille sur du micropapelard pour changer de manucure. Ils sont persuadés de travailler alors qu'ils brisent la cadence de la vie sociale. Mais, à force d'organiser l'organisation dans des réunions organisées, la vie ne peut pas poursuivre sa croissance. Dès lors, je vais directo à la ligne documentée; nous sommes portés sur des faits réels, avec le temps qui reste, notre seul allié.

Le ver intellectuel des pourceaux exaltés qui ont bien potassé rongé leurs aptitudes à penser le but commun; plus ils se transforment en capitaine Fayot, moins ils se rapprochent de l'essentiel. Persuadés de leur importance qui s'étend sur des marécages de relations humaines et de vaines paroles prononcées et entendues. Alors que des compte rendus, des rapports, des mémoires longs comme des nuits de peine pullulent dans les bibliothèques et les classeurs des professeurs savants, d'éducateurs en tourment et d'étudiants ignares.

Oui, tous en orbite autour de leur propre répulsion déclenchée par la rencontre avec une différence qui ne s'intellectualise pas mais qui se lie à l'humanité. A quoi bon délier la vie de la vie pour en extraire des sciences fatiguées et des observations qui ne se relient

plus à la quête de l'âme humaine, mais à celle de l'observateur observé? Plus la vie institutionnelle devient vermoulue et plus la volonté politique obère et obombre l'avenir social en faisant croire tout le contraire.

Bien des éducateurs de la mallette bleue, qui se poussent du col tels des jardiniers hardis, témoignent encore des carreaux de cette intelligence paralysée. L'intellect de ces frais fonctionnaires sans foi ni loi est une maladie bien handicapante. Les ouvriers de la même heure sont de plus en plus nombreux. Les bailleurs du vide ont mordu à l'hameçon de leur propre déficience mentale, ce qui explique clairement leur présence, malgré tout instructive, et les déviations de la relation d'aide.

Les médiateurs et les superviseurs devront intervenir dans les instituts à l'herbe rase qui se sont transformés en pouponnières immorales, copinages malsains, puis en pétaudières. Pourtant, depuis la nuit des temps, ab ovo «le handicap» est là, commun à tout homme qui s'incarne ici-bas, le handicap de vivre.

Il est présent pour que l'homme ne s'endorme d'avantage, pour se rappeler à lui, quels que soient les volontés politiques machiavéliques et les préceptes juridiques et économiques en cours, et en dépit des éducateurs de la table rase et de ceux qui, niant la réalité, courent après leur carrière en solo et passent sans se retourner.

- Hep! Vous là-bas!
- Qui ça, moi?
- Non, vous!

Parole de handicapé
L'auteur, un homme comme tout le monde

4 heures du matin

Aux Baux-de-Provence

Le 1^{er} avril 2001

Cher Balthazar

COUCOU Balthazar! Et bonjour par la même occasion à ma bien-aimée Suisse changeante. Je me demande si c'est l'Europe qui déteint sur elle ou l'inverse ces derniers temps. Me revoilà dans le cercle, la résine de toutes choses et comme son nom l'indique si bien, il interdit les tabous, les processus de gourouisation. Cela tombe pile-poil, j'entre à nouveau dans la ronde avec un aller simple dans sa circonférence, bien moins seul sur ma plate-forme revendicative: vivre un véritable processus de deuil et de désolation pour en tirer encore plus de forces bâtisseuses, d'amour et de dévouement. Pour cela, je te salue le chapeau au Ciel, Balthazar. Ce n'est que moi, Bocampe. Tu te souviens, lorsque l'horloge de la vie sonnait l'heure du réveil dans ton institution de prophètes en Suisse romande, je te chantais: «Réveillez-vous harpes et cithares, le changement est en marche, une aube nouvelle s'est levée». Eh bien! Elle est là en cette fin septembre où le bec de ma plume luge sur du papier à la recherche de ce que je vais te dire pour illustrer cette lettre héroï-comique s'adressant aussi à un large public. Malgré les valse hésitations qui ont rythmé mon esprit, je te la

lègue cette arlequinade, tel un critique sagace, te laissant le soin de l'apprécier à ta juste mesure.

Tu ne sais peut-être ni lire ni écrire, mais tu comprends comme moi les mots qui trahissent les incohérences. Sept ans déjà que j'ai quitté la profession, et je me souviens de ta présence et de ces quinze années passées à tes côtés avec la promptitude de l'éclair, comme d'une bonne rade où mon navire avait jeté l'ancre. Le temps n'a pas oblitéré mes souvenirs, tu m'as marqué d'un caillou blanc, frère. Je n'allais pas rater ce changement apporté par un irrespirable air du temps pour t'écrire. Un air qui s'élève avec les nuages et se perd dans la confusion. Autrefois, à tes pieds, j'étais un compagnon de route plutôt qu'un éducateur spécialisé. Toi, un guide de haute montagne et je doute qu'il puisse en être autrement, malgré la multiplication des structures qui voudraient immobiliser le travailleur social dans son évolution. Ton visage poupin, tes yeux pervenche, ton attitude primesautière surgissent dans ma mémoire, et je viens avec ce que nous avons de commun dans la civilisation, prêt à m'embarquer en conséquence.

Par sentiment, accompagné de mes pensées galopantes je vais déposer sur un quai ce que j'ai sur le cœur depuis bien longtemps. Qu'entends-je par-là? C'est simple, au fond. Je vais gribouiller sur ces feuilles quelques faits qui restent comme mon témoignage des mots vécus. Sous la forme d'un appel face à une inflation nouvelle de non-sens, je décrirai la première vision que j'en ai, en déversant sur certains phénomènes des trombes de révoltes.

Ton éducateur présent te lira cette lettre sous forme d'image, de confection significative, de parodie, insolente, outrée, burlesque,

brute et spontanée. D'ailleurs c'est ce qu'il fait sûrement déjà, avec sa plus grande attention. Il y a tant de moyens pour dire ce que nous pensons, et j'ai opté pour celui des tripes afin de te parler à la source. Les tripes décident des paroles plus justement que la résignation. Et puisqu'il faut être grand pour dire ce que l'on pense, je me lève de mon tabouret, je monte même sur une table en châtaignier, et j'exprime ce que j'ai à dire aux moins-perçus. Au milieu d'un auditoire invisible, je me découde les lèvres et je leur donne l'éloquence qu'il se doit. Quel luxe que de se trouver soi-même dans le télescope d'un observatoire!

Comme tu vois Balthazar, j'ai toujours un petit grain, signe que tout va bien, mon ami! Fort de mon expérience, partisan de la flexibilité des horaires, du don de soi libre et responsable, je me pose donc en traquenard dans l'amphithéâtre social relativement désintéressé de ma personne; oui, embringué dans un rôle délicat avec les coudées franches, sans plan de contre-attaque ni d'orchidée dans la tête.



Mais, Balthazar, ne sommes-nous pas des essayistes comédiens, familiarisés avec les anges dans la stigmatisation de problèmes dont l'intrigue rime avec tous les contre-modèles? Un empire d'écoliers gavroches devenus presque adultes et qui se heurtent à toutes les sciences infuses de pacotille, les pieds posés sur des réalités terrestres. Et puisque toi et tes pairs subissez les premiers désagréments d'une économie épidémique qui s'affole, je me devais de catapulter

d'une voix claire et expressive mon implication, telle une pierre lancée dans la marelle sociale. Je témoignerai que le temps de faire un deuil est essentiel, mais encore faut-il savoir de quoi ou de qui. C'est sur un frêle esquif pourtant que je vais esquinter les tartuffes par concours de circonstance comme pour un essouchage. Prendre le rôle de l'essoreuse me permettra de donner de l'essor à mon imagination et à mes envolées lyriques qui vont en embouteiller plus d'un.

Je les vois déjà dans les établissements, les instituts, la copaille grimper au cocotier, les codificateurs de caprices, les responsables de ceinture qui se prennent pour des califes, les voix de mélé-cass esquisser des gestes de défense; les pies-grièches s'offusquer, tous ces points virgules qui forment le cercle, les éducateurs pudibonds et toute cette représentation élaborée, déversée dans un moule de fonderie qui substitue au verbe vivre un folklore de paperasse.

Nous pouvons copier un modèle écrit, même parfait, cela ne reste qu'un prototype glaciaire, une abstraction, une boule de Noël qui choit dès que la branche institutionnelle s'agite. Même les glaciers fondent! Et ce ne sont même pas les acteurs sociaux qui en constituent l'élément intelligent. Le public est tant trompé qu'il n'y prend plus garde, il fait la sourde oreille, c'est un symptôme grave de notre temps. L'homme, pris entre le marteau et l'enclume, subit des normes, à contrecœur et malgré leur raideur, simplement par peur. Mais viendra le jour où l'ambiance sociale sera si accablante qu'il ne sera plus possible de rester passif. L'acteur social sera amené à quitter son balcon intérieur pour s'intéresser à ce qui se passe dans

sa commune. Euh... Par exemple et sans réserve, le système des caisses maladies et l'absolu mépris qu'il démontre! Un éducateur qui tombe du ciel façonne sa conduite selon son évolution intérieure, pour autant qu'il y en ait une.

Les éducateurs du plumeau qui se plient à des règles et des normes aux visages chafouins, à des coliques saturnines de l'an 2000; hé bien! Ils se transforment du dehors pour s'y intégrer, acceptant des concepts qui renvoient vers le passé et non vers l'avenir. Aucun génie de papier ne peut remplacer la vie institutionnelle puisque les acteurs principaux sont des hommes qui ont tout à voir avec l'évolution de leur expérience. C'est la vie qui entre en ligne de compte, et ses tendances profondes ne peuvent pas être dénaturées. Le renouveau social est dépouillé de la notion du temps qui s'immobilise dans des structures bâillonnées; des croix et des coches dans d'innombrables formulaires, des réunions à tort et à travers et permettant toutes les insolences.

Les pseudo-vérités économiques universelles sont arrivées, accompagnées de l'incapacité de juger de la qualité de la vie institutionnelle et, plus encore, de la prétention de réduire les budgets pour «tout arranger» mais surtout pour bien noyer le poisson. Plus de restriction, partant, moins de qualité, parfaite valeur intellectuelle pour tenter de mathématiser la vie sociale vers une signification nouvelle. Mais les emplâtres sur les jambes de bois n'améliorent jamais la réalité. Les mots et les pensées aux valeurs imagées, voilà nos guides futurs dans la question sociale, dont nul marionnettiste ne pourra raccorder des fils.

Les enfants de prolétaires ne représentent que dix pour cent des éducateurs de toutes les situations, et c'est un vrai drame car l'expérience ne peut être remplacée. Les éducateurs du code et de la morale, qui ne travaillent jamais avec leurs mains et encore moins avec leurs pieds, ne reconnaissent plus le travail de leurs semblables. Ils l'ignorent, selon leurs goûts qui désignent leur propre collision avec le changement d'époque. Envahissant la vie institutionnelle au lieu de la servir, ils cultivent, dans leurs petites têtes d'arrivistes redoutables, la prérogative du rang, même s'il est ravagé et profané.

Quelle médiocrité dans ce milieu! La meilleure évocation d'une norme ou d'une structure, est de la rendre à son évidence aussi exactement que possible; à la longue, c'est l'inverse du but recherché qui se produira. D'étranges greffons sur d'étranges troncs, n'est-ce pas, Balthazar? Portons un toast, Balthazar, à ce changement d'époque, en applaudissant au passage la nouvelle génération d'éducateurs poètes, artistes, philosophes, musiciens et artisans qui oeuvreront au renouveau social. Sinon, dans cinquante ans, les institutions porteront encore un lourd fardeau, n'ayant rien fait d'avant-gardiste, ou si peu, persuadées de l'importance de ce qu'elles font. Où est l'art social dans ces lieux mutés de vains sons répétés, mielleux, versatiles?

L'inspiration de l'être comme culture de référence a laissé la place à une effrayante esquisse de ces mots, sans aucune possibilité de vivre avec. Les classes dirigeantes ont-elles oublié le mode d'emploi dans leur livraison miracle? Malgré la volonté de nombre d'éducateurs d'âme, que se passe t-il de nouveau sous le soleil du vingt et unième siècle dans la prise en charge de la personne adulte handicapée?

Il manque la répétition imperméable qui n'a pas droit au chapitre de la pluie, l'imagination, l'invention pour vivre un renouveau social où l'enthousiasme serait grand et la passion commune croissante et sans limite de vouloir vivre ensemble. Même micro-trottoir ne peut me contredire. Il n'y a pas grand-chose à voir, de la routine, des nêfles fracassées par l'éclatement de valeurs extérieures ressemblant à des statues commémoratives. Les structures, jamais corrigées, changent quand tout s'agite autour d'elles. Ce mieux-être collectif manque de vigueur, de pugnacité, les objectifs sont rebattus, redondants, les actions, un recru de fatigue, un relent, un incessant retour dans l'achevé. Quelle miction de microstructure où les éducateurs de la tension nerveuse sont parfois tolérés!

Pourquoi, Balthazar, les éducateurs de la toupie ressemblent-ils à des éléphants dans un magasin de porcelaine? Leur dédain est souvent une forme d'indifférence, dédain si profondément anonyme et projeté au-dehors comme si cela venait d'un monde télévisé. Et que dire encore des directeurs, sinon que leurs attitudes intérieures ne reflètent pas le rassemblement de leurs troupes? Eux-mêmes ne sont pas vêtus de cet art particulier, de ce caractère sacré qui s'établit entre le guide et le chemin à suivre communément. Bien sûr, ce n'est qu'un pastiche. Attaché l'un à l'autre à l'institution, comme un astre patibulaire de l'amélioration du confort, pour une part de sécurité humaine en cycle lunaire. A chaque fin de mois «l'éduc» qui barbote avec des mots prisonniers de l'horloge, celui qui a élu domicile dans un amarrage fait le tour du cadran, «l'être handicapé adulte», gouverneur des aiguilles, tourne toujours dans le sens solaire...

En instituant et en ajustant les bases de la pointeuse grille horaire dans le secteur social, en industrialisant et en intellectualisant ainsi l'activité sociale par des stratégies économiques à si mauvais compte, l'activité sociale ne peut que s'entériner à l'intérieur d'un symbole caméléonesque au ras de l'ego. Faites par mécanisme de la loi galetteuse et non avec conscience d'esprit, voilà l'un des masques politiques de la classe dirigeante qui ne s'ajuste qu'aux intellectuels obsédés, conciliant un modèle sans idéaux et des billets verts à toutes les sauces. S'éloigner de l'art d'être ensemble? Jamais! Lui seul peut prévenir les maux et les maladies de l'âme.

Décidément, ils sont partout ces godelureaux engorgés des ganglions de la tête, préférant les pantoufles à l'aventure, la structure figée à l'imagination, la routine confortable à la création. La sphère économique empiète sur la vie sociale au lieu d'être à son service. Les gagnants de la place économique devraient se comporter tel un père dans les questions sociales. Que n'enseigne-t-on de telles évidences dans les écoles de science politique? Toute politique qui s'attaque aux institutions sociales, dont elle ne veut percevoir que l'aspect financier et non le contenu spirituel est une politique de taupe-grillon à combattre en tous lieux et tous temps. Le système traîne ainsi ses tarés qui l'approuvent et l'encouragent, son fenouil bâtard. Au fond, ces politiciens, le savent-ils ou sont-ils les jouets de l'incohérence? Ils vont finir par faire perdre le flegme à tout un canton à force de faire un coq-à-l'âne! Un système qui confond la forme et le contenu avec des normes successives et abusives n'est capable d'aucune authenticité, transparence ou conscience.

Observez comment s'agitent les influences de tels systèmes dans la société, avec la peur pensive en tête qui entretient des illusions néfastes, la fierté incoercible, jusque dans le comportement des travailleurs sociaux. Cela ressemble à une épine dans l'âme humaine, introduisant un langage de fiel qui éloigne l'expérience des uns et des autres. Ainsi mourront par suffocation ces systèmes qui embourbent, sans laisser de traces d'évolution. Même la mort ne veut pas des fruits de l'intellect, parce que ces systèmes ne désignent pas le moindre souffle de vie. La grande capitale sociale a désormais la besogne de compter, de grignoter et de sonder le travailleur social, repoussé parfois comme un déchet, équipé machinalement de principes, formé à l'artifice.

Les éducateurs et les résidents manutentionnés comme des marchandises. L'enfer pour un éducateur hautain c'était son manque d'imagination, au moins pouvions-nous compter sur la venue des poètes et des artistes, et de cela nul ne pourra se défendre, ni le programmer. Le génie du verbe ne sera jamais emprisonné, puisqu'il est le seul lien relationnel entre les hommes. Ouf! Tout espoir demeure de trouver dans les structures figées des chemins conduisant à des découvertes vivantes et sociales. A tort ou à raison, nous pouvons tout réduire à des calculs, même la dignité humaine. L'aventure inénarrable devient alors inepte.

Nous concevons ainsi mieux pourquoi le mode de vie institutionnel, son état d'esprit, les battements de cœur, se retrouvent sous des formes chimériques qui se prêtent à de nouvelles combinaisons embarrassantes, de brouilles, de frustrations, de périls multiples

d'égoïsmes, de bassesse. Mais n'est-ce pas à «l'être handicapé» de payer les pots cassés! Tant de gens s'en tapent comme d'une guigne. Dans les lieux où les législateurs édictent leurs règles, l'empire du sommeil est plus grand que celui du soleil levant. Et où sont ces expériences de vie nouvelle tant attendues?

Où? Je ne vois rien, et vous? Tu vois quelque chose, Balthazar?
Et ton éducateur, lecteur?

Ça va venir...



TU VOIS, Balthazar, dès qu'une organisation sociale devient un poison de la contrainte dans une vie réglée et policée, comme un jet de fumée d'une machine surchauffée, la noyade fuse au vice de la lame de fond. Le travailleur social peut devenir une poupée de chiffon, un cheval de bois, un soldat de plomb, un bateau de papier, un golem ou un artiste du social.

L'antidote, Balthazar, pour évoluer librement dans une telle saline que l'expérience vérifie, est toujours le même. C'est d'être à l'enseigne du renouveau social et de son avant-garde, des idées nouvelles et évolutives, sans répertoires de rôles griffonnés à la page douze. Cet éveil intérieur ouvre le chemin d'une tour éléphan-tesque de relations humaines, permettant d'accéder à ce que nous ignorons de nous-mêmes et de l'autre. Et une grande règle de l'art, c'est de le vivre au banquet de la vie, sans exclure aucun participant. Celui qui orne sa quête intérieure avec la charpente de la réalité quotidienne peut laisser de côté les grilles horaires et les normes de marquage social. Et tout cela en continuant de remplir ces crottes de bique de pointeuse maquerelle, ce bouclier des sots,

ce produit pharmaceutique sous ordonnance, mais en ne l'habitant plus comme un ventriloque en ébullition, et sans feindre sa propre conscience, la seule à offrir des possibilités nouvelles.

C'est la vie institutionnelle qui tombe ici, à cause de tout ce qui a été mis en application pour l'exécution d'une tâche de manière exagérée et ostensible. La fiche de paye et l'intellect sont les deux axes de la société, l'une se relie à l'objet du fatalisme, l'autre au chaos. Seul l'art social pourrait remettre la stérilité des nouvelles normes et leurs infaillibles raisonnements dans leurs éprouvettes initiales. Un art qui réunit le génie de chacun dans son sentiment d'appartenance et que nulle autorité ni aucun maître des lieux ne sauraient amadouer.

Aujourd'hui, que voit-on, suite aux exigences que les classes dirigeantes en déconfiture prescrivent pour chaque institut à vocation sociale et culturelle? Ce n'est pas un éducateur artiste qui sommeille mais une imitation de sa mission mystique, une copie terne du génie de la nature. Tantôt l'artiste se mesure à sa mission et reçoit les mystères de sa compagnie, tantôt ses forces se retournent contre lui parce qu'elles n'ont pas été saisies. Il n'est pire développement artistique que de dupliquer le passé, le réitérer sans cesse avec hargne et monomanie. De prolonger son pas où tout le bataclan des fausses vocations a déjà défilé à la foire aux imbéciles qui interprètent la vie par la mort. Pour égayer ensuite et faire le brise-tout dans des galeries institutionnelles et marchandes? Fichaises! La mission de l'art social est aussi de corriger la nature bestiale de l'homme qui a tant de peine à vivre la vie, victime qu'il est d'une politique sociale mal menée, faisant étalage de ses incompétences. L'art nouveau n'a que

faire du ramassis de formes, de cadavres et de couleurs, que les dandins et les dandys affectionnent, le style nouille de l'art prisonnier de sa logique. Encore faut-il avoir l'outrecuidance de penser réussir là où tout le monde échoue.

Il est encore des milliers de layons que nul n'a foulés, des pensées qui n'ont jamais été pensées, tant de fruits qui sont la promesse des bourgeons. L'art d'être soi-même dans sa brute simplicité fait appel à la solitude humaine qui tente l'impossible, attirée par son amour pour l'inconnu, mais sans jamais le connaître. D'élémentaires «bonjour» et «au-revoir» ne sont pas des fantaisies originales. Ces deux piliers du quotidien restituent notre valeur à l'instant où nous les habitons avec le sang-froid des grandes situations, la scène relationnelle s'établit, les récits se déroulent, l'appartenance marche et relie. Cette boucle qu'ouvre les aurores nouvelles génère une surabondance de forces, piste avérée qui permet de dénouer les lacets de l'intellect et de se détacher toujours plus des normes involutives. En revanche, elle éclaire sur les ronflantes appréhensions qui séparent les individus et en dit long sur leurs automatismes de perception.

Mais le formuler tant de fois par jour, ce bonjour, et sincèrement, avec attention, la voix guillerette, est une œuvre d'art de la courtoisie. Mais comme tout ce qui est si proche de nous, on ne le perçoit plus, et, alors que l'enclume est chaude, peu savent s'en servir pour forger et raviver la curiosité d'être ensemble. Dans une institution, quelle qu'elle soit, ce simple devoir de bienséance n'est souvent pas respecté par les travailleurs sociaux qui ne savent, ou ne veulent, même plus regarder au-delà de la banalité de leur existence

ni s'intéresser au monde qui est le leur. Comment peut-on accompagner le destin d'un être adulte handicapé et mépriser celui de son collègue de travail?

Préférant le stress, méprisant le « bonjour », qui sont ces éducateurs incapables de rencontrer les autres dans ce qu'ils sont et ce qu'ils ne sont pas? Mais l'autre existe et il n'est pas à lui tout seul la cause d'une névrose mondiale. Sans doute est-ce parce qu'ils ne savent plus prendre le temps de vivre, alors qu'il est la clé de tous nos embarras. Plutôt que d'en avoir peur, mieux vaut avoir le courage de l'aborder et bénéficier de l'expérience de chacun. Mais quel boucan sur cette place publique devenue un spectacle de chiffres à la dérive, de calcul, et de totale superficialité!

C'est l'antique querelle de la suffisance confrontée à ses résultats douteux. Le bonjour est remplacé par des mots prétentieux où le handicap rencontré prend la forme d'un handicapé parlé. Les éducateurs aux yeux épiants ne se reconnaissent plus entre eux. Ils se rendent des bonjours si hâtifs que c'est leurs ombres qui sont mises en évidence dans l'obscurité. Ils s'échangent des «comment ça va» fictifs à qui mieux-mieux, sans aucune tendresse ni attention. Des bonjours de dupes, malhabiles, vains, trompeurs, qui gâtent leur travail et assurent un je m'en foutisme constant dans l'outrage, la constipation, le jugement, le défaitisme, la misère de la vie sociale. Il n'y manque rien.

Pauvres cœurs humains qui souscrivent à la douleur où se complaisent les éducateurs gestionnaires et les éducateurs carriéristes. L'aliénation dans toute sa splendeur qui renouvelle et retrace, la symbiose du sommeil et de l'endormi, avec des jours,

des semaines, des mois, des années de bonjour en deuil. Le renouveau social ne préoccupe plus leurs esprits qui se robotisent, et alors que ce sont ces mêmes marioles qui trop souvent occupent des postes à responsabilité dans les instituts. Toute gloire chantée est presque éteinte à la hiérarchie babilleuse, unique reposoir qui inspire Saturne et le plomb à la place d'une chorale communautaire. En parallèle, on ne peut s'empêcher de penser aux déviances constatées au cœur et à l'ordre des choses dues aux manipulations transgéniques sur les graines de céréales. Malgré que ce fléau soit prouvé, les politiques continuent de soutenir ces affreuses misères. Mais quelles sortes d'arrangements de ripoux ont-ils été conclus entre eux et les manipulateurs? Parfois l'incohérence est telle qu'il est ardu de la saisir, et on a toujours besoin des autres pour voir plus clair.



Quelle calamité! L'homme ne sait-il plus parler aux étoiles? Non! et il y aura toujours un poète ami des ruelles pour nous rappeler l'étoile Attentive. Je me souviens, Balthazar, de ces lundis matins, ambiance huile de foie de morue. Un début de semaine où les mimiques des éducateurs pleins de suffisance et aux têtes de déterrés en révélaient autant que leurs paroles mauvaises lors de leurs réunions extraordinaires battant la cadence du blanc et du noir. Celui que l'on nomme l'adulte handicapé sait le dire dans un élan de bienveillance, ce bonjour, ainsi que son jumeau, au revoir.

Ils sont la base de la vie spirituelle comme deux révélateurs de l'invisible. Et comme le disait J.-C. Brisville: « Mots en l'air, attention! ils retombent toujours». Ne pèsent-ils pas encore lourdement sur l'ambiance de la vie sociale comme des fantômes, ces bonjours de télégramme aux yeux perdus ou cachés?

Pour être un peu éducateur philanthrope et répandre la culture nouvelle par des idées et des pensées vivantes, ne vaudrait-il pas mieux se débarrasser de ses spectres? Les dieux morts, les idoles administratives, les sages de la pièce d'or, les maîtres errants, leurs reliques, leurs clichés? Enfermant l'art social dans l'immobilisme, ces sous-secrétaires du ciel renouvellent à l'infini un comportement type, toujours le même.

Il y a avant tout, Balthazar, en chaque éducateur, Napoléon vantant ses campagnes intellectuelles, une personne qui reflète la réputation d'esbroufe qu'elle exerce dans son fief. Inapte à flairer un parfum, la même fragrance fait la preuve, le repère de leur salut dans l'institut où ils besognent.

Des rayons laiteux de petits chefs suffisent à tous les liens de codépendances qu'ils fabriquent avec ce qui leur fait tant peur et qui les arrange à chaque compromis calculé.

Par septidi! De la grêle pour ces bouffons casqués, Balthazar.

Non je plaisantais.

Encore que!

Par Pestalozzi et saint José Bové! Tant que les acteurs sociaux n'auront pas compris ce qu'est un acte libre, ils resteront sots et continueront de siéger dans leur fauteuil, cautionnant des systèmes

et des pratiques sans savoir pourquoi. Ils pourchasseront même les acquis et peindront les étendards auxquels se rallient la routine et les conflits de pouvoir.

Nous avons beau estimer ce que nous faisons, Balthazar, le déjà achevé redevient aussitôt un contraire, un modèle fini qui dépossède son caractère éternel. Notre biographie ne peut pas nous leurrer! Ce qui n'existe pas encore à nos yeux doit être libéré, et non réitéré dans des schémas parallèles en d'approximatives structures de vies sociales traitant la mémoire comme une nouvelle espèce de pie voleuse.

A quoi sert-il d'aimer la musique, si nous ne sommes pas nous-même l'âme du musicien? A devenir un spécialiste de la simulation, vers plus de fragmentation par la critique dramatique, et cela sans que personne ne le conteste! A quoi sert-il d'appliquer des concepts à l'air pulsé et des préceptes plats comme une punaise s'ils ne relient pas les résidents et les éducateurs entre eux? A fabriquer un régime féodal! A ne jamais apprendre comment dire bonjour de la même façon à tout le monde, sans exception; car, plus la hiérarchie est proche, plus le bonjour change d'intonation et glisse sur la gamme de l'octave, révélant le triste état mental d'individus soumis aux influences des codépendances relationnelles.

Quelle drôle d'époque où surabondent les éducateurs qui veulent être monarques! La vie spirituelle est niée, de sa levée matinale jusqu'au coucher du soleil, puisqu'elle réside fondamentalement dans ce détail: bonjour et au revoir, l'amour à la place du pouvoir. Au fait, bonjour à celui qui est en veine de lire le courrier de Balthazar! Et même si la déception est grande, qu'il se rassure, l'échec est prometteur. Tout bien considéré, le changement

d'époque est clair, mais fallait-il encore le souligner, le déposer au goût du jour pour s'en apercevoir, le partager et passer à autre chose.

Notion perpétuelle de l'art social: ne s'agit-il pas là d'un continuelsurpassement de soi-même pour d'avantage de conscience, d'une incessante intériorisation de ses forces sexuelles pour quelques pas en avant?

Il appartient à chacun de remonter l'horloge sociale pour qu'elle fonctionne, alors que soutenir le mensonge, c'est accepter d'en devenir un soi-même. Un artiste du social s'invite à la suite de considérations intérieures; emporté par cela, qui ne devient jamais rien d'autre que de l'amour en devenir sous une infinité de configurations, de fresques sociales réunissant les plus démunis d'entre nous, pour le bien de tous.

Mais plus les éducateurs invisibles se supposent clairvoyants, moins ils font leur travail de passeur de lumière, et plus ils considèrent leurs collègues de travail comme des gargouilles médiévales. Le pouvoir digne de Sardanapale monte à la tête épineuse de certains, et soudain ils se croient aussi grands qu'une sapinette. Sapropelledecon!

Tout cela finira comme les normes de qualité, en fumée âcre et étouffante, ce qui se vérifie à chaque instant, jour après jour. C'est le spectacle le plus décourageant de la vie sociale. La grande impure ne contient plus sa souille et ses frotte-manches.

Experts dans la loi de la frontalité, des éducateurs horlogers peignent les aiguilles de l'horloge d'une autre couleur; en attendant l'arrêt maladie, un nouveau poste, un nouveau conflit, une nouvelle

réunion de camelots névrosés, un licenciement, une nouvelle femme, la dépression, les vacances, la photographie dépressive. Alors que le handicap est un sanctuaire, ils l'intellectualisent dans les catacombes comme des profanes, tels des échantillonneurs de la différence.

Ils ne voient plus leur propre handicap et se démarquent à jamais de ce qu'inspire la cathédrale sociale. En somme, ce n'est pas jojo, Balthazar, la vie de ces soi-disant «normaux» qui gonflent leur tête d'eau de normalité.

Les seuls événements avec lesquels ils ne peuvent pas biaiser, c'est la rencontre avec les êtres adultes handicapés. Là, leur formation, descendue de la cervelle jusqu'aux fesses, ne sert strictement plus à rien.

D'ailleurs, plus les éducateurs ramettes de papier se forment en oubliant l'humanité derrière eux, moins ils sont compétents. Les plus à craindre sont ceux qui ont trop de diplômes dans leur tête. Prêts à tout et bons à rien aux ongles rongés, ils s'éduquent à la connaissance prud'hommale.



5h30

LE RENOUVEAU social se découvre aussi dans les entrelacs de l'abîme, le cœur même de notre handicap commun, là où le courage et la volonté communiquent, Balthazar. Le contenu essentiel du salut se trouve là, par le seul fait du déroulement de la vie. Mais qui veut s'embarquer en hissant ses voiles dans de tels océans? sans atlas, sans gouvernail de la certitude, sans boussoles? De jouer, sur la scène sociale, ouvertement, de la flûte enchantée sous le seul défi de son souffle et de ses libres pensées, de son intuition spirituelle, de ce qu'il est et veut devenir. Là l'instant s'étire, tire au-devant, porté haut pour ne pas revenir en arrière. Ainsi se forgent des pensées que l'on peut formuler, plus besoin de cannes blanches pour diriger sa vie.

Mieux vaut se tromper de chemin que de se leurrer soi-même et leurrer les autres, cachés sous des masques professionnels qui dépassent tous les jugements et les amnésies collectives. Quand on plonge son cœur dans le clair bon sens que renferme la vie sociale du travailleur en relation humaine, l'amour remonte à la surface des faits réels; la sortie du labyrinthe est sans faille puisqu'elle relie tout le monde.

Des liens dans la vie du travail sont alors noués, encourageant l'accomplissement de tous. Ce qui se passe autour de nous prend la valeur et l'importance de la radiance solaire. Mais non! Pour habiller leur mystère qui n'en a jamais été un, certains éducateurs vassaux préfèrent le retour des dieux morts qu'ils ressuscitent à leur guise. Voilà pourquoi, Balthazar, en chaque travailleur social il n'y a pas un artiste, mais aussi un perroquet en cage. Des Jacquots bardés d'inutiles diplômes et refusant la démocratie, le partage des responsabilités, le regard social aux mêmes profondeurs que le salut des autres, le partage collégial, préférant plutôt la spécialisation empirique de leur propre espace. Du fief à la tour, un seul et même trône dans l'infinité d'un échiquier solitude, où plus aucune vie ne trace des courbes. Les éducateurs présomptueux qui veulent être rois dépassent alors toute compréhension de la vie sociale, à travers des conflits à la mesure de leur incompetence.

Un vrai artiste du social est un individu sociable par excellence, apprenant à réduire les écarts entre ce qu'il est réellement et son image. Il ne reste pas à l'écart de la vie, de son entourage, de sa commune, de son département, de l'histoire. Il ne se pose pas tel un Braco la Banane face aux résidents et à ses collègues de travail, qu'il n'a pas à mépriser. Sinon, ces éducateurs ne sont que les rois des mouches dont l'unique besoin est de produire des bulles dans une bulle aussi gloutonne que l'activité du temps. Une simple aiguille suffit à faire exploser une bulle bien rondelette, plœuf!

Mieux vaut les abîmes avec pour seuls jalons un cri de naissance et un silence de mort entre lesquels les rencontres terrestres sacrées revivifient les sens engourdis de la quête humaine. Plutôt avaler son

bulletin de naissance que de ressembler à un intellectuel qui s'isole dans sa tour. L'aventure sociale ne peut plus ressembler à la relecture maladroite de sa carrière jusqu'au dernier acte, accompagnée du plaisir malsain de diriger les autres, les quinquets fixés sur la poitrine, sa femme et les vacances. L'engouement, c'est la qualité de ce que nous entreprenons à chaque instant de notre conquête du vivant, pour nous et pour les autres. C'est le renouvellement perpétuel de la prise de conscience. Aucune norme, aucune structure voulant sécuriser la vie institutionnelle jusqu'aux confins de la technocratie ne pourront le voler au travailleur qui vit son métier. Le temps de la vie n'est pas le même temps que celui de la prévision de la vie, et bien des éducateurs météo devenus trop intelligents ne se comprendront jamais à cause de cela, car même le plus bel idiot peut devenir éducateur. Si, si, Madame, je sais de quoi je parle.



Quand les heures pullulent dans des grilles de programmations, elles ne reflètent plus une attente infinie de la vie, et la vie créatrice s'estompe alors tout comme la source le fait lorsque l'homme l'abandonne. Ainsi font les responsables déviés sur toute l'étendue de leur fonction, actionnant de nouveaux décors dans leur lieu de travail, si bien qu'ils transforment une entrée principale en bureau de la codépendance. Là où graduellement le branle-bas s'harmonise, la vie sociale ne reflète plus d'images vivantes, juste du blablabla en permanence, à l'infini et comblant de boiteuses journées comme un point sur un i.

Là, tout à coup, les éducateurs sots, tour à tour, croient à leur intelligence automatique. Les sentiers serpentine sont négociés sur un virage en épingle à cheveux, sur les sentes de la servitude. Alors que cette vie créatrice et libératrice n'a pas disparu dans un mouchoir sans peine. Elle demande plus de liens et de conscience, ce qui explique sa quête. Qui en a senti la déclivité, à votre avis? Le suprême pâté des instances sociales frétille avec le « contrat social » en apnée. Record battu, on commence à voir le fond. Les technocrates et la volonté politique enfourchent leur nouveau dada en deux trois coups de cuillère à pot. Cette fois-ci, jusqu'aux prochaines élections la mère de tous les vices, avec comme à son habitude, le grand jeu du ni oui ni non en scène. Et qu'espère t-on de ce jeu-là? La confirmation d'une grande folie dans notre vouloir, le martyr et l'union mystique? Des déchiffreurs d'énigmes et des magiciens du hasard sont déjà à l'affût, à travers les bâillements des bulletins de vote. Il y a trop à dire sur notre compte à tous... Juste rendre dignement à la bête sa nature bestiale horripilante et lui offrir asile dans une caverne d'où elle ne pourra plus accéder au jour.

Ah! Ces acheteurs d'intelligence de la famille des falconidés, ces souffres de la machinerie; ces technocrates qui manipulent les lois de l'Etat et qui d'un seul geste transforment les travailleurs en des formes déchaînées, couleurs d'épées rongées, flétries par une multitude de bactéries de la cervelle. Quand je considère la tournure et les engrenages des événements centripètes, je vois que seuls l'art, l'humour, l'artisanat, la spiritualité et la philosophie serviront de passerelle pour franchir d'un élan distingué le précipice du « cercle des endormis. »

Devant les impasses, d'autres voies et d'autres parcours s'ouvrent, d'autres rails où passent des trains de globe-trotters décidés au renouveau social. Dans les instituts, avec des sourires affables, s'échangent de cordiales poignées de mains de valeur comptable. Des mains moites et mensongères qui se chatouillent l'épiderme et s'autoproclament monarques de leur propre moi. Chaque bonjour prononcé vise à amadouer un supérieur par codépendance en lui tressant des couronnes enrobées dans la flagornerie. Des éducateurs en parfaite harmonie avec leur ruine qu'ils acceptent sans la moindre intention de changement intérieur. Et même, la plupart du temps, les mains ne se rencontrent plus, le sens du toucher est modifié par le sens de la peur.

Les normes de qualité, le progrès, l'évolution, les conférences qui trottent allègrement, les réunions qui se multiplient, quelle amusante toquade qui dépoussière la porte des autres au diapason de toutes les bénédictions de la déontologie, de bigoteries brassées au grand mixer. Cela ne vaut pas les quatre fers d'un chien, ce crottin d'intello, mais ça donne des démangeaisons sans que nous puissions nous gratter. La sauce commune fouettée, montée en neige, puis sillonnée au soc de la charrue dépendante. Exactement comme les manipulations génétiques sur les graines et leur contenu. Leur expérience déforme la vie et dévie la vie de la vie. Les progressions de la structure brouillent la terre sociale où les tricheurs dans la confusion agrippent leur équitable place comme l'amorce d'un sommeil à plus grande échéance. Travailler ensemble dans un but commun par des actes libres n'implique pas de suivre le même chemin que perdre son temps

à appliquer des normes qui n'ont aucun lien avec les facteurs vitaux du changement. Le vrai cadre de la vie sociale ne peut pas s'inscrire dans des préceptes ou des concepts si sécurisants et lisses soient-ils.

Les aspects juridique et économique qui interviennent dans la vie sociale et culturelle seront toujours des poisons, des contre-modèles de la vie. Certains surveillent le grain platement et sans plaisir, dans une attente frémissante ils observent sa circulation, surplombant sa levée, liés l'un à l'autre à une fatalité hors du commun. Une machine sociale qui fabrique des machines à feuillets à ses dépens. L'ancre a été jetée en eau profonde, bonjour chère abysse! La remontée sera longue. Voilà de quoi susciter l'insatisfaction de la conscience. Dans les processus où le cœur et la pensée ne sont plus actifs, la vie sociale se remplit de manies, de vices et de conflits. Au secours, au médiateur! Oui, il faudra aussi leur payer ces chasseurs de fantômes.

Ah! Frère Balthazar, sept années déjà que j'ai délogé de ta maison. Je constate encore que le terreux économique, cette pieuvre troqueuse de marchandise humaine, ne cesse de prolonger ses tentacules dans les secteurs socioculturels et dans bien d'autres fleuves, souillant tout sur son passage, faisant croire à des économies arrangées.

Elle a les bras longs, la mugissante qui emmêle, mélange tout, le juridique avec le politique, l'économie avec la culture, le social avec le rasibus. Quelle fulgurante ascension de cet empressement qui suit un dispositif baptisé par les classes dirigeantes! Par ailleurs, étrange mimétisme, je remarque que plus l'Europe des quinze se fige et va mal, et plus certaines classes dirigeantes des

pays qui ne sont pas membres encouragent à accepter une adhésion à celle-ci.

Allons donc! Il restera les ruines pour pleurer à la rubrique ficelée comme une rosette. La contagieuse manière de penser des faucons d'Amérique se serait-elle encore téléportée avec leurs méandres de la diplomatie, du débusquement et de la machine à râtelier? La sous-culture américaine s'établissant en Europe fait perdre la valeur culturelle des extraordinaires pays qui la composent et les capture dans son laboratoire de la mondialisation, un grand dénuement moral. Le niveau et le fil à plomb sur la tête de chaque européen, les yeux sont encore libres pour regarder les nouvelles télévisées, et les cœurs pour parler à l'étoile. De la grêle pour ces bouffons à l'ironie au décours de la lune! Cette entreprise à fabriquer des convictions pourrait faire gober à l'humanité, qu'elle a encore une fois marché sur la lune dans la nuit brune avec leur grossière mystification politique. Ce coup-ci, avec des images en couleur, cependant que l'humanité dort un peu moins qu'à l'époque des Apollos. Le gouvernement Nixon avait oublié une chose essentielle lors de leur montage sordide, c'est que la nature ne ment jamais. Je vais encore me répéter, Balthazar, comme tout au long de cette lettre, mais d'autre part c'est un des buts de ce courrier. Je crois que le jeu en vaut la chandelle.

Aujourd'hui, des agents sociaux sont incités à édifier des murs institutionnels en béton; tous d'équerre, d'aplomb, du même échelon qui enserrent la relation, l'initiative, l'imagination; mais qui, de toute certitude, un jour ou l'autre tomberont en décrépitude comme tous ces régimes restrictifs qu'ont créés leurs avant-coureurs.

Toute structure non évolutive veut en créer une autre, encore plus ficelée et muselée, jusqu'à épuisement des formes et des fonds. Les agents de la qualité avec l'intelligence du désespoir distribuent des os, pour qu'en soit sucée la substantifique moelle, en faisant passer des compromissions pour des compromis.

Mais tout finit dans des tiroirs. « Les normes de qualité » vont comme un gant à ceux qui s'emportent dans l'institut. Les éducateurs pâteux vont pouvoir enfin se croire intelligents dans l'uniformité d'un récit déchirant. Le serpent de l'incohérence se serait-il mordu la queue sur la lune pour la milliardième fois? Cette certitude incite la plupart des éducateurs crédules à n'être plus que des caméristes de structures, et certains feront la circulation dans le giratoire de l'institut en capilotade, s'y précipitant avec des excès de vitesse, en croyant avoir découvert une Amérique nouvelle.

Seule une perche sera tendue aux éducateurs vaillants qui sauront saisir ce saut de la création, mais il y a urgence car les Titanics arrivent par toutes les mers. Seul objectif: opération ratis-sage. Rédiger ce courrier, ce n'est rien d'autre, Balthazar, que me révéler à toi sans faire de confidences et simultanément ouvrir ma valve, débiter mon chapelet.

Si je peux saisir ma plume, frère, c'est grâce à certains évènements de ma vie qui me font accepter le reste de mes jours ici-bas comme un pur présent du devenir. Et tout cela, je te le dois « frère handicapé», mon maître de joie, toi qui m'as ouvert les quinquets et toutes les fleurs de ma roseraie. Tu es assurément l'une des créations les plus riches de sens de l'histoire de l'humanité, la première merveille du

monde. N'en déplaie à quiconque, j'assume entièrement ce que je suis en train de transmettre par écrit. Tant de gens n'ont-ils pas cogité l'inverse et ont pensé des fruits pourris, véreux, en ignorant qu'un ver leur rongerait leur pie-mère? Quelle Bérézina!

Tic-tac... tic- tac... tic-tac... tactactactactac...



Tiens! Je vais chanter pouilles, Balthazar. J'ai encore en mémoire ce sous-comité de farfadets infatués qui ont quitté le brodequin pour prendre le cothurne, Balthazar, naguère, lors de certaines rencontres pédagogiques où ils fonçaient dans l'air brouillardieux de l'institut. Ô! Mille excuses, j'ai encore confondu avec les éducateurs aux mains javellisées. Des éducateurs spécialisés qui vasouillaient dans leurs gloses savantes alors qu'ils installaient ta synthèse, puis les six mois suivant ton bilan à toute bise, jusqu'à une sortie de l'usage ordinaire. Se faire portraiturer au lieu du partage biographique qui concerne le handicap de chacun, le véritable animateur de nos destins! Il ne manquait plus que le posemètre. Toutes les échéances étaient prévues des mois à l'avance, empilées les unes sur les autres, comme une grande carence sociale; tout semble normal dans l'empire du calendrier.

Et eux, les éducus, éprouvent l'impression dramatique de participer à un événement, alors qu'ils caractérisent une évolution. Le résident au centre, en matière de confort, dans une certaine mesure et les éducateurs en marche, eux, absents des éléments essentiels de leur vie. Alors que l'évolution de l'éducateur handicapé n'est jamais

évoquée ni conciliée avec l'ensemble; le sentiment d'appartenance se trouve alors au centre, à la place du handicap. L'anonymat est à son comble, l'équipe éducative ressemble à un vaisseau fantôme sur un océan où les éducateurs matelots naviguent impunément.

De quel monde d'adultes s'agit-il? Des bien aisés et des mal portants. Je doute. Brusquement, il y a un silence chez les éducateurs du surpremonde qui me lisent à l'instant, et ma plume d'écrire encore: le sens du mot éducateur est à redécouvrir tout comme le mot handicap. Au cœur de l'homme, un handicap. Le plain-pied est indispensable pour éviter les échappées belles tant individuelles que collectives. L'humanité nous attend à chaque centimètre carré poussif qui nous encercle, et il serait négligeable de confondre le centre de ce cercle avec le résident devenu adulte aujourd'hui. Vain de taire nos handicaps sur une sphère que nous véhiculons et que nous parcourons en toute impunité comme de vrais professionnels, n'est-ce pas!

Didiou! qu'ils avaient le verbe haut ces fiers-à-bras, alors que tout cela ne valait pas pipette, de l'eau sur les plumes d'un canard. Ils sont même capables un jour d'agencer des desseins, des buts et des désirs concernant le résident jusqu'à leur propre retraite, sans jamais avoir parlé une seule fois de la petite vie d'éducateur. Berk!

Que de patati, patata! La patate alourdirait-elle l'esprit? L'éducateur mangerait-il trop de pommes de terre?

Outre le surplus de sucre et leur envie de laitage, ils envisageaient ta transformation graduelle et continue, comme les évolutions d'un acrobate sur une corde raide, avec la regrettable prédisposition à s'exagérer le montage du chapiteau, qui en réalité

n'était qu'eux-mêmes. Avec leur intelligence de cirque, leur conception périmée, pèle-mêle, face à ta lumière existentielle, ils s'exprimaient comme des pisse-vinaigre de la langue française, rangés sous la bannière des habitudes qui leur épargne d'avoir à se montrer. Au fil du temps, quelle monotonie dans ces réunions de camelots aux énoncés démodés des siècles passés, sur lesquelles ils s'épinglent et se prennent encore le tapis.

Combien d'éducateurs d'arrêts sont-ils en gesticulation comportementale, alors qu'ils ont la mission d'accompagner le destin des «êtres adultes handicapés»? Au lieu de quoi, souvent ils s'efforcent de compenser leur manque d'autoéducation en se hasardant de dompter le moi des résidents. L'écart entre l'éducateur d'arrêt et le handicap du résident ne cesse d'augmenter et de se renforcer dans une image de l'homme de plus en plus restrictive. Les critères du normal et du pas normal s'instituent machinalement, satisfaisant ainsi des habitudes de penser et de faire bien en marche. C'est un fait établi de croire que le handicap concerne seulement ceux qui ne peuvent pas s'intégrer de manière autonome dans nos sociétés qui rejettent les pensées innées. Allons donc?

Que de différences faut-il pour sortir la vie nouvelle, pour prendre conscience que le handicap nous relie tous sur une même embarcation, en Terre humaine? Et si, rentrant en nous-même, nous consultons notre lumière intérieure en dépit de la raison qui s'égare, le handicap apparaît comme la meilleure antithèse de la normalité. Même l'éducateur qui observe les règles du bien plaire ne pourrait le désavouer. Le tout puissant handicap concorde harmonieusement avec l'ordre moral universel et l'inachèvement de la conscience

humaine. Le handicap n'est qu'une expression philosophique du sens de notre vie, camouflé sous la sophistication égoïste de notre paraître normal.

Qui plus est, certains éducateurs névrosés, au lieu de se former l'esprit et de se préparer à la fête poétique, préfèrent développer des aptitudes dans des directions si déterminées qu'elles aboutissent à l'aboulie intellectuelle, bafouant ainsi l'idéal guerrier. Les éducateurs de l'écho veulent la loi tout seul sans l'avis des partenaires sociaux, à commencer par les éducateurs voisins. Ils objectiveraient toute une armée grecque s'ils le pouvaient. Une tension, une nervosité des « moi » laisse présager des éclats, il y a de l'orage dans l'air. Certains sont comme les abeilles et grâce aux méandres irrationnelles de l'institut, ils font du miel, alors que chaque progrès de l'intelligence du cœur s'accompagne inmanquablement d'une influence sur l'institut, ses habitudes et ses mœurs. Mais non! Leurs impulsions et les gaudrioles lestes dominant, et ils cèdent à un immobilisme de la vie intérieure. Au secours, superviseur et médiateur! Déjà ils sont là. Exact, les papas et les mamans de substitution vont arriver pour les calmer, après avoir fait du pathos sur leurs incompétences, et d'autres viendront encore tant que le schéma conflictuel ne sera pas saisi en profondeur.

Ça va plastronner pour la galerie, les ardeurs pétulantes, les couples effrayants de naïveté et de transfert, les commères fidèles, les éducateurs persécuteurs et les éducateurs victimes auront de quoi ressasser des rancœurs perdurables, les éducateurs sauveurs observent et persistent dans leurs rôles candides. En détournant leur responsabilité, ils fabriquent de la codépendance relationnelle.

L'inferral germe à nouveau dans une graine mécanique à présage fatal, jusqu'à la prochaine casse dont ils tireront des avantages, le premier étant de confirmer leur propre présence.

De la grêle pour ces fesse-mathieu d'éducateurs spécialisés en tout, sauf en progrès intérieurs. Non! Pas toujours! Mais ils ont le carafon en fonte, ça tintinnabule en plus, ding ding dong, ding ding dong! Et une fois de plus, qui paie les pots cassés? Braoum! Vraoum! Ce sont les décombres. Mais qu'est-ce qu'ils ont sous les bigoudis? Ce n'est pas des lumières disais-tu, Balthazar, à chaque fois que tu voyais ce rassemblement de spécialistes s'évacuer de leur causerie hebdomadaire. Et plus ils se réunissent, moins ils sont ensemble, même les sots qui arrivent s'en aperçoivent. Des heures et des heures de réunion, de face-à-face télévisé qui les déforment dans leur profession et qui pillent les caisses de l'Etat. Mal dans leur peau, ils s'inventent des «moi» avec le sarcasme de la prise de pouvoir et l'indulgence du mépris. Palsambleu! Que tu avais raison, ils ne sont pas sortis de la cuisse de Jupiter. Ils feraient mieux de se tenir par la main pour danser conjointement cette ronde d'aveugles. En ce qui concerne leurs projets et leurs analyses, ne nous méprenons pas, toutes ces rencontres agencées et ces suivis sont indispensables, de la même manière que la virgule ponctue une phrase. Ils devraient réguler et accompagner une conscience claire et réfléchie du résident, de l'équipe éducative, de la famille et du corps médical. Le processus biographique est vrai pour tout le monde, le bobo de vivre concerne naturellement tous les éducateurs et accompagnateurs. Pourquoi cacher l'essence profonde de notre salut? Que peut-on lire à travers les processus biographiques si ce n'est une lecture vraie de notre relation avec le monde?

L'éducateur est aussi un lecteur de la vie à laquelle son propre handicap le destinait. L'évolution du résident est liée ainsi à celle de son entourage, et il ne peut pas s'extraire d'une blessure existentielle, celle de vivre. Et le vivre ne s'intellectualise pas, ni ne se programme au travers de dates à l'apparence sécurisante. Le monde adulte englobe la conception générale de l'être humain en devenir. Le handicap est la cadence, la juste mesure de chacun, il modèle la vie intérieure. Personne ne peut y porter un regard exclusif, puisque son origine concerne le point de départ de chaque individualité: vivre sur petit bijou, la Terre.

Le résident aurait sûrement un autre regard sur le monde si les éducateurs agiles partageaient avec eux leur parcours. Un des grands problèmes de la vie sociale est que personne ne se connaît, et trop souvent la maladie et le handicap sont confondus. La maladie nous adresse un message et il est possible d'en guérir, alors que nous portons à vie le handicap, source indispensable d'enseignement.

En chaque homme il y a bobo. L'éducateur, tout médaillé qu'il soit par le capitaine Fayot, n'est ni épargné ni dispensé d'en convenir. Il ne sert à rien d'ingurgiter de nouvelles thérapies, des mots nouveaux, des formations encore plus hautes que la voûte du ciel, de théories des sept chemins pour s'élever, si le premier pas d'homme à homme n'est pas franchi. La compréhension du plain-pied et de l'art social sont indissociables; l'un sans l'autre, il n'y a plus qu'une porte ouverte à la fragmentation, et plus de place pour le juste milieu. Pour finir, Balthazar, il est important de rendre aux tristounettes classes dirigeantes leurs chiffres, leurs lois et leurs statistiques, ainsi que toute leur culture de la pensée morte.

Leurs incompétences peuvent peut-être néanmoins rendre un fier service au renouveau social et offrir une occasion fantastique au vrai changement. Alors que de nouvelles normes veulent rigidifier des conditions de vie en ouvrant le ventre du contexte social; de nouveaux courants où se mêlent d'anciens éducateurs tendres et farouches avec une jeunesse vaillante vont naître, rassemblant l'homme dans ses valeurs et sa dignité en clamant haut et fort que la vie réclame nos rêves. Il appartient aux éducateurs de rendre les structures institutionnelles artistiques, vivantes et fraternelles. La structure n'est qu'un élan vers la forme et celle-ci passe de la vie à la vie, principe dans lequel nous évoluons. Or, dès qu'une forme est figée, faussée, affectée, la responsabilité de la métamorphoser et de changer ceux qui la figent revient à l'ensemble. Souvent, il y a des nœuds encore ignorés ou soutenus par codépendance au sein même du lieu de travail. Les principes de préférences ne sont plus au service de la mission commune et de l'intérêt qui unit l'ensemble de l'institut, y compris les femmes de ménage.

Tout l'art social se trouve là, entre le pas assez et le surplus de normes et de structures. Encore faut-il une quête qui accroche les éducateurs pour mener un dialogue avec art entre eux. Les classes dirigeantes ne pourront jamais le quantifier ni l'emballer dans des normes, l'ultra morne, du papier ou des restrictions qui ne reflètent en rien le vivant mais qui dénaturent et ébranlent la vie sociale. Et dans sa dénaturation la plus grande, nous ne serons pas surpris de voir apparaître des secousses révolutionnaires, l'évidente violence, une grande misère en relief, des nouvelles maladies de l'âme et tout le bataclan dans le cadre de l'organisme social. Et tout cela coûtera

amplement plus cher à l'Etat que les économies frauduleuses qu'il préconise. Mais cela est déjà connu et gageons qu'au moment choisi, tout l'argent nécessaire pour proposer un jeu et un programme politique de sauveur sera consenti! Mais en attendant, il faut des victimes et des sacrifiés. Et je l'avoue, c'est détestable.



Ahlalalalala! Entre les carriéristes croquignoletés déguisés en cartables au thorax bombé couvert de poils dorés, prêts à tout pour gravir les échelons; les éducateurs poules qui ne discernent pas un être handicapé adulte d'un enfant dans leurs rapports professionnels, les violents misérables et malheureux qui se contiennent uniquement sous le regard des autres; les trousseurs de jupons coureurs de prétentaine à la recherche de peaux neuves, les premiers de la classe VRP multicartes qui ressemblent à des petits singes falbalassés, les petits chefs avec leur catéchisme du bon éducateur... bonjour les dégâts à tous les échos.

La vie sociale se rapproche davantage du cinéma fantastique où tous les acteurs s'arrachent le rôle principal et celui du directeur kobold. Tout cela est comme du bois mort avec un reste de verdure où s'abattent les haches de bûcherons. Le but commun ressemble parfois à l'exfoliation de l'écorce d'un arbre. Le schmilblick qui n'est rien d'autre qu'un pétard n'est pas prêt à s'allumer à l'intérieur de ce patinage institutionnel. Vous n'avez pas du feu s'il vous plaît? Oui, oui bien sûr. Merci Madame.. A stupéfier le ciel! Et qui encore? Moi! Je suis vacciné, en exergue à cet ouvrage.

Les extraterrestres? Pas que je sache. Il faudrait demander au gourou des «rarerelles tourterelles», le rahat-loukoum chignon blanc qui trimbale des girouettes dirigées par les vents. Voilà un bel exemple de nouvelles dépendances à l'absurde qui confirme que l'homme a un bobo grave et qu'il s'adapte très bien à la fatalité pathogène. L'ignorance est un maître qui fait des hommes des esclaves et des malades légaux qui ne demanderont jamais la guérison. Après tout, l'orgueil n'est guère qu'une forme plus visible de l'ignorance. Par bonheur et sauvegarde du noble bon sens, les artistes, les philosophes, les musiciens, les poètes, les manuels sauvent les meubles.

Que serait un institut dénué de ces valeurs? Une tartuferie! Un Pandémonium! Je te souhaite Balthazar, ainsi qu'à tes compagnons, pour cette enveloppe qui vous entoure, qu'une nouvelle quintessence d'éducateurs, d'éducatrices, circule à l'intérieur de ce tronc institutionnel dans le sens de la sève. Jadis, c'était la belle époque, certains n'étaient pas gênés aux entournures, ils entraient dans le social comme un âne dans un moulin. Les cardiaques cartomanciens cherchaient des échelles pour gravir les postes à la courte-échelle, sans s'embarrasser de scrupules auprès du manège forain de la spiritualité, invalides de leurs dix doigts de mains et de pieds. Cela fait vingt doigts qui dorment... payés par qui? Cela va si vite une tête sociale qui ne pense plus, phénomène tragique où disparaît la coalition des destins. Tandis que les combinards, types apolliniens, sur des chaussées carrossables carnavalesques, carillonnaient leur savoir tout en s'épargnant les corvées quotidiennes et se parant des plumes du paon.

Dans les couloirs, au débotté, les éducateurs cancaniers et leurs capucinades refilaient aux pipelets des bruits de chiottes, pschch, pschch, pchhhh... plaisanteries rossardes, salasses, pour mettre à jour leur gazette destinée à urbi et orbi. Toujours prêts à jeter leur mécontentement d'eux-mêmes sur les handicapés et le kilogramme hiérarchique.

Dans un coin de la cour rigouillarde, les manières pédantesques qui avaient l'air de sortir d'une boîte avec leurs toilettes pimpantes, le ton guindé, se demandaient s'ils avaient à nouveau Vénus dans le Scorpion, dans leurs sentes aux loups et de quelle couleur ils allaient emplumer leur réunion. Est-ce toujours comme cela, Balthazar? Et crac boum! Clac clic clac, la photo riquiqui est faite, au quart de poil, développée plus vite qu'un Kodak. Analyseur à balayage s'il vous plaît! Comme de juste, on a eu le rire argentin, Balthazar. Combien auraient-ils mieux fait de repenser l'urbanisme, ces inventeurs de l'eau chaude. Par le denier de saint-Pierre!

J'allais oublier ceux qui ne sont plus cotés à l'Argus, ceux qui s'épuisent à conquérir de l'estime, surtout à leurs piètres débuts, en voulant acheter les pensées des autres, et ce n'est pas les cireurs de chaussure qui manquent. Les assembleurs de nuées, voyons! Des responsables qui abusent parfois de leur position pour plusieurs raisons qui exhalent de curieux sourires immoraux. Entre le zist et le zest, fiers comme Artaban, chaque semaine ils potinaient sous diverses casquettes, ergotaient tous les ordres du jour, épluchaient les grilles horaires, la queue du poisson, le bourrage de crâne et tout le bataclan, au lieu de réfléchir au nœud, à la graine, à l'œuf, au verbe, au renouveau social.

J'en passe et des meilleures. Heureusement, il y en a des bons et des biens, j'exagère! Toutefois il n'est pas possible de leur demander d'être plus intelligents que ce qu'ils se l'imaginent, convenons-en. Vois-tu, Balthazar, à mes yeux d'enfants, tu n'as ni drapeau, ni carte politique, ni couronne, ni sceptre, ni robe de moine, ni habit de mage, c'est sûrement pour cela que je t'aime, tu es tel que tu es... sans emballage, normal. Et je te promets qu'un jour les éducateurs platoniques ne te mettront plus au centre lors de leur synthèse de chiffonniers. Tu appartiendras au cercle du monde adulte avec toutes les bonnes raisons d'appartenir à notre humanité, et la circonférence de celui-ci deviendra un sujet concernant chaque participant. Ainsi, les thérapeutes et les éducateurs rêveurs, outre des gens capables, ne seront plus emportés par les vents.



Je me souviens de ce jour où par le biais médiatique, j'ai distingué le nec plus ultra, la technocratie sociale l'air con et la vue basse, qui à force de se casser la nénette tenait l'affiche. Ronde en affaire du temps de sa splendeur, elle imposait par voie de conséquence l'établissement des normes de qualité, écorchant ainsi l'anguille par la queue. Ci-joint le catalogue des prix, à voir selon les budgets pour la mission know-how. Voilà le haut du pavé du trottoir social, le tout, avec une manœuvre de liberté compatissante et miséricordieuse.

Quelle techno science, qui ne mesure pas les conséquences de telles mesures dans leur réalité! Tout cela au profit du capitaine capital. La mayonnaise du minimalisme a bien pris puisque tout le

monde marche à côté de ses pompes, puisque personne ne se tient par la main dans la ronde sociale. Hélas, rien de bon ne peut venir de mesures économiques persuasives qui créent la discordance entre l'homme et l'organisation sociale. En vain, les mêmes erreurs se répètent, solidifiées à des pensées qui reflètent un monde purement matériel, pour l'instant. En tous les cas, autrefois au Canada, dans la patrie du grand Nord, il y a eu une volonté politique de caribou, dans laquelle des responsables de ce milieu si malin et incompétent a été supplanté par des techniciens et des hauts fonctionnaires dans la prise de décision de ces mêmes exigences. Aujourd'hui, ils s'en tapent comme de l'an quarante, la peur pensive a fait son travail et l'argent a changé de réserves. Mais techniquement, faire prévaloir des économies hypothétiques sur le facteur humain social en guise de transparence, cela rapporte des pépettes, cela les déplace d'une caisse à une autre, sans concession, sans pitié. Et comme toutes les impulsions antisociales, elles isolent avec beaucoup de talent l'individu en premier lieu dans ses pensées. Raison de plus que de travailler à la socialisation et d'étayer des contre-opinions contre cette image de marchandise humaine.

Pas folle, la politique de gribouillons avec son prêchi-prêcha. Et le taxi à la lumière rosâtre en maraude passe, les discours et les indexations sont déjà prêts à l'emploi domestique en présence de théories boulonnées et d'intérêts poignants. C'est la technique du quadrillage dans les profondeurs les plus invisibles pour redorer les blasons. Les icebergs sont encore plus blanchis, ils n'attendent plus que leurs titaniques, et ils arrivent avec des dépêches à couper la chique des artistes... c'est de bon aloi.

Ce qu'il y a de mieux dans la duperie, c'est l'intelligence qu'il faut déployer pour que cela passe comme une lettre à la poste. Les canicules de l'information à outrance peuvent dès lors imprégner l'atmosphère sociale. La situation est particulière, le temps de la confession, ensuite les ressources pécuniaires du pays reprendront leur droit, jusqu'à la prochaine volonté politique qui ne protège pas ses institutions.

Par ailleurs tout ce qui divise la société doit être combattue avec intelligence malgré nos craintes. Pays neutre, vends-tu toujours des armes? Nulle réponse, plus tard, plus tard, m'enfin! Raison de plus, chers éducateurs de demain, de se hausser le col, art, humour, imagination, révolte, spiritualité: cette quinte de la sphère sociale est un article de conscience sans égal. Un carré d'as avec joker, que personne ne peut battre, pas même cette hypertrophie que sont les restrictions budgétaires. La grande faucheuse accaparée par les billets multicolores, spécialiste en fabulation pour adulte va venir faire sa récolte fructueuse, relever les compteurs pour l'avidité des chiffres et sans rien comprendre à la question sociale.

Possessions et possédés, c'est la marelle des bureaucrates atteints de précognitions économiques; à la tactique des hérissons, ils savent à l'avance quel temps il fera demain et contrairement à la météo, eux, ils ne se trompent jamais. Ces grands imbuables d'aujourd'hui se poulèchent les babines de doubles tartines politiques, avec un bric à brac de notions, de recettes, un arsenal d'arguments, de propos fleuris pour manipuler les opinions de la place publique. Lucarne à image, allume-toi et raconte-leur ce que l'on t'a dit, une volonté politique en soutien. C'est le monde des affaires, ils se

servent à fond de leur intellect frappé de paralysie spirituelle et lui, à quoi sert-il, ce reste de muscle à calcul? Sinon à se servir sur les autres. Mais sachez, chers hommes grimaciers des bureaux, que votre jungle de fauves, vos tournures proleptiques ne peuvent subsister que dans une caverne de bouffons, auprès d'hommes politiques et leurs vices impunis qui enfantent des factions. Au lieu de contenir votre science, d'en être agrandis, vous êtes contenus par elle, noyés, asphyxiés au-dedans.

Et la cinquième roue du carrosse, c'est bel et bien vous autres, les brouillés par des questions d'économie qui grignotent la qualité de l'organisme social. Un ordre social qui vous rendra la monnaie de la pièce, effectivement! Quand on appuie sur un capuchon ici, cela ressort plus loin, sous d'autres configurations. Mais l'ont-ils déjà anticipé avec leur politique des sacrifiés. Vlang! Pong! ping!

Pique, niquedouille, ce ne sera jamais nous les andouilles!



8h50

MOI AUSSI je compte mes heures mais pour d'autres raisons, celles de l'ironie, en mon for intérieur. Mais revenons à nos folles brebis, Balthazar; elles semblent avoir perdu toute liaison romantique avec les pâturages. Laissons les clous de l'intelligence des technocrates s'enfoncer sur des planches de bois pourries.

Oui, faisons un tour d'horizon, juste prendre le temps de réfléchir avec du recul. Sans verrou, sans grille, sans menotte, sans diable, sans le dernier livre de Swammi le grand barbu, juste avec une délicatesse féline, sur quelques mots, leurs sens, leur teneur, leurs portées, par exemple ces originalités de notre siècle: analyse, communication facilitée, projet, dessein, visée interbidultouchouette, synthèse, cible, coordination, planning, machin chose. Des mots qui attendent leur dû et qui nous entraînent à la table de programmation, à l'unisson du grand isolement: la vie ne vient plus par son éminent bon sens, elle est agencée dans un monde qui n'est plus le sien. Le mot adulte est encore à redécouvrir, à revisiter en rêve, tant il change de sens dans les plans que la société se l'imagine. Non, le mot adulte ne veut pas dire céréale sacrée au milieu d'un champ transgénétique. Et qu'en est-il de l'épanouissement de

l'équipe éducative? Nulle part, il n'est fait mention de partager les processus du devenir qui sont communs à tous les hommes? Que les rideaux tombent, la vie entreprend de nous parler. Quand se présenteront-ils sur les planches et avec quel décor?

Les seuils nouveaux du devenir ne peuvent pas rester suspendus dans un arrêt absolu, à aucun moment il n'est écrit «fin du partage» dans la mélodie sociale. Le handicap n'est pas un mystère marqué par l'inconnu puisque nous sommes tous porteurs d'un handicap, d'un bobo si vous préférez. Or, entre adultes il faut se comporter comme tel? Il n'y a plus de sous-homme ni de sur-homme sitôt que l'on partage sa biographie, mais de la vie dont le corps social lui-même a besoin, il réclame aussi son sentiment d'appartenance, son bris d'horizon divin d'énergie. Quel est alors le but, la motivation, la raison, de la présence d'un éducateur sincère auprès de l'être adulte handicapé? J'attends... et si certains sont de l'autre côté de l'horizon, qu'ils me disent dans quel monde ils sont, je ne tarderai pas à les retrouver.

Tiens Balthazar! Prenons le zonzon exaspérant du moustique puisque le hasard fait mal les choses. Un, deux, trois, soleil! Et schlamm! Touche! Deux d'un coup pris à l'hameçon. Filoche Jojo! C'est du gros poisson au goût de vase, toujours le même d'ailleurs. Projet sans eux et CF dans un coin de l'étang du Père Fouettongue! Va falloir dégorger! HO! ho ho! Dans la Bourriche. Voyons, voyons! Projet sans eux! En voilà un mot de savant! Pour passer par un orifice c'est de première. Avouons-le... Quel quolibet! Je me pâme de joie et tâche d'observer les règles de la politesse. Que c'est dur parfois! Prout! Ô pardon! Les muscles de mon rectum se sont relâchés et en Occident c'est grave.

On identifie le péteur à un animal destiné à la charcuterie, hélas! D'ailleurs, Balthazar, s'il y a des choses que tu ne comprends pas, demande à ton éducateur qui persiste de te lire ta lettre, il se fera un plaisir de t'éclairer. Nom didiou! Ça va lui en faire des heures à rabioter en vacances. Mais vérifie tout de même qu'il n'extrapole pas, ni n'affabule, pour ça je te fais totale confiance frerot. Mais où en étais-je dans tous ces poux? Ah oui! Mais c'est caillou bien sûr...



Prenons des faits authentiques pour rester dans la ligne verticale de cette parodie. Comment se fait-il par exemple, que certains éducateurs de la muraille ont pu se réunir autour de ton projet programmé dans un ordinateur sans inviter la personne concernée, sous des prétextes inconnus? Celui qui donne la force et le relief est absent, le centre d'intérêt qui réunit et rassemble aurait-il sauté dans une barque à la marée descendante? Et pourquoi?

A mon sens, il n'est pas possible à long terme de se focaliser sur le parcours d'un résident et renoncer à partager sur son propre itinéraire. Le cœur du monde ne bat pas de la même manière pour tout le monde? Il y a les éducateurs en migrations interminables qui tournent le dos au grand cœur du monde et les résidents au centre d'une étrange comédie. C'est comme si l'équipe éducative avait lancé une passerelle entre deux rives sauf qu'au-dessous, il y a le triangle des Bermudes.

Mais, est-ce une équipe ou des pensées désinfectées et enveloppées dans un concours de circonstances? Des hommes et des

femmes, des éducateurs masqués qui travaillent ensemble refusant de se connaître, se hâtant à s'éviter, à s'ignorer malignement. Ainsi sont de grands satisfaits qui côte à côte se cramponnent à un pont fabriqué de peur, d'une panique de se rencontrer, de mettre au premier plan une étincelle de ce qu'ils existent. Pourtant, aucun handicap ne peut être attribué à un handicapé, puisqu'il demeure en chaque homme qui compose le monde. Malgré les incalculables handicaps qui caractérisent notre humanité à part entière, ils sont tous différents les uns des autres alors que leur but commun est une communion d'existence la plus flagrante. Nous avons beau nous départir et isoler le handicap au sein de notre culture humaine comme un déni de la réalité la plus évidente, c'est pourtant bien ainsi. Le handicap est porteur d'un redoutable enseignement qui fout les frousses aux hommes, tellement ceux-ci sont concernés. En outre le handicap est associé entièrement à l'homme et non à un handicapé, et qu'elle que soit la répulsion et la nature du handicap.

Ah, Balthazar! C'est une chose bien étrange que leurs pensées éducatives empruntées, lors de ces rencontres; elles disparaissent sans laisser aucune trace de crédit au Ciel. Un cercle des endormis immensément grand qui se voit vivre seul dans sa circonférence. Il ne s'agit pas d'un adultérin mais bien d'un être, une personne adulte à part entière dont ils concertent.

A quoi bon mettre au premier rang un handicap si soi-même l'on s'exclut de l'humanité! C'est de la bouillie pour les chats, à sortir de ses gonds, même si ce sont des chats appartenant à l'UDC, ils ne retombent de toute façon, jamais sur leurs pattes ces félidés-là. Quel oubli professionnel! A boule vue, ils ne savent plus de quel bois faire

flèche. L'église n'est plus au milieu du village, mais où est-elle alors cette maison de campagne sans joie, fatiguée de matérialiser les consciences humaines? Dis, Balthazar! Tu ne le vois pas ce rêve ivre. Il y a un coq sur son clocher, dressé sur ses serres. Ô Dieu des intellectuels et des simples à la foi simple!

Mais je la vois enfin cette architecture jouer des timbales, rapata ta pan... sur cette autoroute de la discrimination sociale. Là, sous ce ciel pur, lumineux, qui n'a jamais appris à maudire. Je vois aussi dans un ballon dirigeable ces mêmes éducateurs braves et pieux faire les bons apôtres dans un Ciel de tonnerre, zigzagué d'éclairs. Alors qu'un fil d'or vient de toucher terre: «L'éducateur a un visage, un sens, il a aussi une tête d'eau dont la nature l'a doué, un cœur, un corps, une forme qui s'est faite du dedans». Par tous les saints éducateurs non inscrits dans le calendrier universitaire! Tout comme «l'être handicapé» sauf que, pour ces éducateurs du rayon intellectuel, aux airs cons du déjà vu, c'est «l'être» qui leur manque, alors que leurs tares intégrées demeurent encore dissimulées à eux-mêmes mais acceptées et accueillies par les résidents. Et pour conclure ce passage, Balthazar, je défendrai que tout ce qu'un éducateur fait avec un être adulte handicapé, et qu'il ne ferait pas d'ordinaire sur une personne surnommée normale, mérite toute notre conscience de l'instant. Les réponses se succéderont les unes aux autres avec une rigueur et des subtilités des plus fondamentales de la vie sociale.



L'HEURE tourne sans compter, Balthazar, sans hésitation, sans tatillon, vers des futurs humains inspirés à aller plus loin, à monter encore plus haut avec l'homme d'ici-bas qui passe. Nous ne pouvons pas être au four et au moulin, quoique ayant les pieds bien sur Terre, nous en restions comme deux ronds de flan. L'erreur choquante, grossière, commise par ignorance de celui qui se croit normal, c'est qu'il infirme la nature divine pour s'honorer lui-même dans ce milieu social.

Mais qui est le pauvre en génie, en générosité dans tout cela? Suis-je bête! La réponse est déjà comprise dans la question. La torche de la normalité s'enflamme aussitôt à la lueur du Ciel de révélation humaine. La relation d'accompagnateur de destin avec un être adulte handicapé n'est pas une relation unilatérale entre l'éducateur et le résidant mais avec tout l'ensemble, et c'est aussi vrai pour les relations entre les éducateurs. Et l'ensemble est sans limite puisqu'il s'agit d'évolution et de partage de destins. Le handicap est avant toute réflexion, un moteur de relation humaine où la propriété et la location sur autrui doivent être complètement exclus de tout processus. Nous pourrions très bien classifier, cataloguer les

handicaps des éducateurs puis les placardiser, si nous examinions en rigueur, couche après couche. Le souffle de l'explosion les aplâtrait au mur, un frisson d'effroi les harponnerait en se voyant nu, du haut de leur statut de cire. Pardon Madame, vous n'auriez pas du feu s'il vous plaît? Oui, tout de suite jeune homme. Et même à poil, ils sont comme les «résidants», ils portent le même costume qu'Adam, ils ont aussi des coucougnettes. La comparaison entre un «adulte handicapé», un «éducateur», une personne normale, serait futile me dites-vous! Au fait!

Vous n'avez rien dit! Une image de notre humanité nous contient, nous transcende, jusque dans nos pensées les plus profondes. Qu'importe qui vient à l'improviste! Apprendre à naître, à aimer, à mourir, apprendre et apprendre au devant de cette image de douleur de la condition humaine, depuis des éternités. Cette tierce trimbale avec elle cette volonté d'amour, là où toute différence n'enfante que des différences sans fin ni cesse...

L'existence, l'immaculée connaissance de toute chose a des droits de regards. Rien n'est gommé, ne soyez pas effacés si je vous confirme que la vie est plus intense, là justement où cet effort a été fait de penser que chacun de nous a été pensé. Pensez-le, un état d'appréhension vous flanquerait le vertige, vous assommant à coup de Robert le Grand sur la précellence du renouveau social. Pour sûr, knock-out au premier round! Au suivant de ces éducateurs de la chiquenaude qui pensent, sur le ring! Au suivant... au suivant... Tic-tac, tic-tac...! Qui oserait encore se réclamer d'un passé non libéré et crier au charron sa part de savoir? Comment prétendre à un travail en commun sans connaître un seul instant la biographie des

collègues avec qui on travaille? Dans de telles conditions, tout cela porte des miroirs où quiconque peut à sa guise maquiller son image professionnelle. Mais après tout, n'est-ce pas comme cela que ça fonctionne?

Le «moi» se reflète dans la part d'inconnu qui l'a bâti et l'on ne peut pas se réunir autour d'un projet sur un être adulte, si l'on ne se sent pas concerné par l'échange des processus créatifs qui construisent notre relation avec la vie en devenir. L'éducateur apprend aussi à vivre en harmonie avec son handicap et ce témoignage vaut toutes les écoles, les bureaucraties qui édictent des règles, des restrictions, des normes.

D'autre part, il existe une nouvelle norme qui prévaut toutes les normes des législateurs: nul éducateur n'est censé oublier faire vivre l'intelligence de son cœur, de sa conscience et de son amour pour ce métier qui se transforme au fur et à mesure de son évolution.



AVEC DU recul, Balthazar, ne saute-t-on pas plus loin, ne prend-on pas son appel sur un tremplin? Et quel plongeon, Balthazar! Hein! Quel saut d'audit! Une montée en chandelle, descente non-stop. Un saut à l'élastique à inscrire dans les livres des records, ça branle encore. Allo Guinness! J'en ai une bonne. Je l'ai vu s'élancer en saut de l'ange, hors souffle, d'une raideur aiguisée à couper même son circuit électrique dont il s'est inséré. Quel saut de la chèvre! A mettre en coupe réglée, amère comme du chicotin, le papier à discours enjôleur. Bien sûr, je parle de cucul la praline, de ce brouillard à couper au couteau. L'inanité des normes de qualité et la crudité de son langage contristant. Les clés du royaume inique!

Garde-fou et garde-feu pour garde-malade sur des terrains d'une aumône qui aggrave les préoccupations individuelles et les confusions collectives! Et pendant ce temps... L'outil indispensable pour un agent social égaré une fois de plus dans un giratoire, de sculpter un bloc du vide. Avec seule sortie, de but en blanc, le village des têtes sans cervelles.

Venu tout droit d'outre-tombe, écrit sur du papier à recycler, format A4, une autoroute non goudronnée dont chaque sortie indique un tiroir. Et oui! Aujourd'hui, tout ce qui contribue à créer des conditions de vie sociale se transforme fiévreusement en garde-manger économique sur le pas de la porte de l'institut. Les autorités malhabiles et inaptés en dégagent des règles ou des préceptes, au lieu de répartir les innombrables bénéfices du pays et de solliciter ainsi de la pensée qui pense pour oxygène de l'ordre social. Conforme à la règle établie de la bête qui rôde, en quête de bactéries vaseuses, les HLM de l'uniformité sont en construction si je puis l'imager ainsi, Balthazar, sur lequel l'évolution sociale est en péril.

Le vecteur nul est le seul vecteur à avoir une norme nulle et bien maintenant, c'est fini. Le dictionnaire alias le Grand Roberto pourra revoir ses définitions. Ce vecteur pourra faire la nouba, s'éclater sur l'horizon avec ses enzymes nouvelles aux yeux enivrés, sélénites. Le cercle des endormis a gagné un nouveau matelas encore plus moelleux, doux, agréable pour reposer la tête gardée. Fatalité ou délivrance ou conséquence de loi! Des idées modernes dégénérées, si pressées qu'elles sont adaptées au natel et ses pense-bêtes, le soleil des endormis. SMS: sous mental saturé, MMS: maladie mentale soudaine. Non, je ne plaisante pas, Balthazar. La mobilité sociale sans caractère a revêtu un surplus de structures dont le glaçage de son économie et de son administration juridique sans ressource met en mouvement d'inoffensifs petits vermisseaux versatiles: les légitimés de César. La question de savoir qu'est-ce que l'homme ne les préoccupe assurément plus, ainsi que de ses besoins. Et ils ont torts, tout comme l'inévitable destin de Rome.

Hélas! Quoi qu'il en soit, cette qualité naturelle et la joie de l'esprit vivent bien à l'intérieur de chacun et non dans des bottelages à texte. Il est possible de faire des confettis de toutes ces règles complètement liées à la paresse; car au fond, le cadre social et culturel a besoin d'être vivifié par une démarche spirituelle libre, commune de sens pour le résident et le corps éducatif, et non à des restrictions qui font l'affaire de ceux qui manient une mécanique des combientièmes. Les technocrates seraient-ils en train de transformer la vie sociale en une glaisière? Si oui, le temps est venu d'enfreindre intelligemment et légalement ses codes de prêt à porter en retrouvant et comptant sur les forces de l'esprit car le temps passant, lui seul évitera les naufrages. Et comment oublier cette phrase d'Emile Zola: « Dites la vérité, et vous êtes fort, lors même que vous auriez la terre contre vous; mentez, et fussiez-vous cent mille, vous êtes plus faible qu'un enfant. »



Exemple mineur, qu'est-ce qu'il y a, à chaque sortie d'autoroute particulièrement en Franchecaille? Bondieu! La république des copains qui mangent à tous les râteliers, pays où l'escroquerie étatique est encore autorisée, les péages, la timbreuse à gazole, une singulière sensation de surprise pour ceux qui traversent la France. Ils feraient mieux de construire des centres pour autistes, d'abattre leur HLM de la mort culturelle, de foutre la paix aux intermittents du spectacle, ces histrions de politicards, au lieu de ridiculiser, blouser et dézinguer leur nation. Tous ces grands commis de l'Etat,

ce colosse aux pieds d'argile, y mettent la barabille en se glissant comme des couleuvres dans des affaires judiciaires pour factanches, continuellement. La hiérarchie ne respecte pas les lois et se protège sous la sauvegarde de son inviolabilité; allons donc! De l'honnêteté pour ces vieilles ganaches! Ces duconnosofs! Ceci dit en passant.

Ils ne sont pas le sujet de cette lettre, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, Balthazar. C'est mon allergie, purée que ça me grattait les neurones, j'ai parfois du mal à la contenir ... Quelque estime que j'aie pour les phénomènes, c'est à leur genèse que je peux encore leur trouver quelques parcelles de sens. La hiérarchie, dans tous les milieux qui soient, est toujours la première chose à extraire de son ensemble, pour comprendre à l'oreille du manifeste, le grand art du tumulte, toutes les allures et les tournures des flatteries de la base. En allant du plus petit au plus grand et vice versa. Mais ici, il s'agit des audits, le champignon sur la bouse, une autre variété de fromage frais que l'on encave, sale et retourne chaque année, mais toujours la même crèmerie. Et oui, il faut bien les payer, ces auditeurs de l'unique soulagement possible. Ce n'est pas gratos la crème fraîche!

Va falloir faire des éconocroques, la voie royale arrive. J'ai eu cette chance d'assister à ce relent de l'état, de faire cette rencontre avec les justifiés par la loi, ces hommes ad hoc à la figure de circonstance, des personnes aux ressources habituées à traverser le pont d'âne. Dans le cas que je vais décrire, on y trouvait en effet trois sauvés des Bermudes, le type oasisien, trois têtes en forme de pézize oreille d'âne sous un bonnet, vêtus de crêtes et de cimes qu'ils n'avaient jamais grimpées. L'un était coiffé style

marteau-pilon, prêt à redécouvrir l'atome, ne craignant plus le feu qu'il avait au fesse. Ses chaussures étaient toute propre, des mocassins en cuir d'un clinquant sans pareil, à croire qu'il avait mangé du cirage durant le temps de carême pour briller en société le reste de l'année.

Un ultra mondain presbyte aux yeux vairons, qui semblait voir la vie sociale comme un monstre fangeux, mais confortablement installé dans un prie-dieu à force d'avoir trop lu les livres sapientiaux. L'autre, tout différent, moins enfermé, semblait sortir d'un baptême, d'une fête cosmique, conduit par le Saint-Esprit. La figure en coin de rue, l'air godiche, il était plat, semblable à une limande. La voix polichinelle, chauve comme une bille, les épaules en portemanteau, le tarbouif quart de brie, le menton en galoche, le cou de pigeon, la moustagache en guidon de vélo. Aussi, il battait des cils, sûrement à cause de son œil qui jouait du billard, un gobe-mouche tout ce qu'il y a de plus normal pour le milieu dans lequel il est entré en carrière, très courant.

Ces agents ne savent rien, alors qu'ils ont tout appris, c'est ce qu'ils portent de connu en eux-mêmes. Il marchait au deuxième rang comme des vapeurs d'eau contraintes de remonter au ciel sous forme de Cumulus Nimbus. Alors que le dernier à l'allure chef de clan, un témoin auriculaire, était prêt de voler au besoin le feu du ciel pour qu'on le croie. Il avait appris sans nul doute à bénir dans le quadri-cercle ésotérique, cette atroce ironie. Néanmoins, sa cloche d'azur tintait des sons essoufflés, à peine audibles. Ce qu'il avait en commun avec les deux autres, un soleil torride qui bronzait leurs pensées.

Assis sur leurs trônes, ils étaient munis autour de leur cou d'un thermomètre médical pour évaluer l'intensité de la fièvre institutionnelle. Celle-ci était arrivée après une heure de tête-à-tête, enchevêtrée avec une équipe éducative à son Zénith. 42° les infrarouges, au maximum! Jaunes comme des cierges qu'ils étaient, les trois mousquetaires en sueur! Les perspectives ne savaient plus où aller, seule une route inférieure à sa renommée s'offrait aux chenapans. Enfin le troisième, d'Artagnan, le teint hâve, affermait sa publicité à une agence. Atteint de diplopie, il rédigea quand même son rapport d'os à moelle afin de le restituer à sa politique d'austérité, pour que son gras dragon aspire et avalise le tissu riche en graisse. L'os vidé, neuf et encore prêt à la profession.

Au suivant de ces instituts! Au suivant! En attendant, certains doivent se faire de bonnes gueltes. Chacun son tour, à la queue comme tout le monde pour faire l'accordéon. Ensuite, ils sont repartis comme des joueurs de Cornemuse, de la même manière dont ils sont arrivés, la même autoroute de clopinettes mais dans le sens inverse, à la recherche d'autres péages à taxer. Ah! Ils n'étaient pas habités par la furia gauchiste! J'entends encore les sons retentir de cet instrument de musique des Highlands envahir l'espace des nuits momifiées. Ce n'était pas Dallas, ni l'urbanisme, juste un cimetière sans feu follet pareil aux cliquetis d'ossements qui craquent. Une incohérence totale, Madame. Oui, les irréfutables éducateurs ont beaucoup aimé à être cru... du tout cuisiné. Mijotés, emballés avec la bible de l'éducateur, sous cellophane. Valable jusqu'à la sainte gliadine. Dans des chambres basses en quête de nouvelles conférences avec un

relent de confiseries pieuses, ils ramassaient les détritrus de leurs discours prolixes tombés de la table des chevaliers.

Quel fiasco! Un opéra comique de furoles! Le salvateur juridique, le zorro économique, donc le chef de bande, sous sa lugubre doctrine en pérégrination et sous le coup de son enchantement, continuait de grimper une montagne sans sommet, à la recherche d'un panorama invraisemblable de gardiennage. Bien plus tard, le rapport habile revint à son destinataire, au contenu prêt à tuer l'intelligence et à ouvrir la bouche des sots. Est-ce cela le renouveau social! La transparence! Soit! Au prochain rendez-vous, au prochain bal masqué des sans-esprits!



Voilà un exemple de vaisselle que la classe dirigeante dresse sur les tables de valeurs sociales, avec une fierté dédaigneuse et arrogante. Une volonté matérialiste qui n'a aucune volonté sociale, dont les impulsions sont incompatibles avec le patricien bon sens de la vie. Mais ils persistent à s'impatroniser, les artères du cerveau en tuyau de pipe. Les espérances du renouveau ne passent pas par des moissonneurs saisonniers qui détractent les récoltes, qui se reposent une fois la tâche accomplie le reste de l'année; cachés à l'abri du soleil où désormais ils ont brûlé leurs vaisseaux à corps et à cris. Pour que la vie institutionnelle se rapproche d'une œuvre d'art à la place d'une reproduction, ce sera bien aux personnes concernées de créer leur ensemble de pièces et accessoires pour le service de la table des nouvelles valeurs.

Disons qu'il est capital pour un éducateur censé, de participer et d'imprégner par ses compétences, l'essence même qui rassemble la collectivité. Rien que de proposer aux résidents des expériences de vie nouvelle éveille déjà l'intérêt de vivre ensemble vers un enrichissement commun. La forme de la vie sociale est à sculpter du dedans, en groupe, et non du dehors en enlevant ou rajoutant des phénomènes imperceptibles et de plus, sans jamais percevoir le fond. Ils ne sont pas sortis de la cuisse à Jupiter, que tu disais, Balthazar. Bon dieu!

Que tu avais raison! Ni d'une nef d'église à trois vaisseaux! Comme toujours, les éducateurs crocodiles ne pourront jamais rien contre les éducateurs aigles; il ne leur reste plus que la maroquinerie comme lieu des prochaines conférences gâteuses et marchandes d'espoir. Qu'il doit faire chaud là-bas dedans! Pieds glacés et sang chaud; où ces deux choses se croisent naît le frémissement du cercle des endormis et rien n'assure mieux son sommeil que le travail de l'intellect qui n'a ni rêve, ni poésie, ni art ni esprit. L'instruction, le savoir, n'a plus son origine dans ce que véhicule la relation humaine, la mère éducatrice, mais chez des parents adoptifs nés dans un moule de modèle à vautour.

Mais, comment peut-on s'engouer de cet épouvantail qui fixe toujours la même chose? Je veux dire, les normes réglées, quantitatives, qui déplacent d'autres normes qui éloignent encore plus de la vie, de la relation, de la chaleur humaine, avec comme conséquence extrême, l'étouffement? Ainsi que de nouvelles normes ficelées que certains préparent dans le secret de leur instruction, les discours déjà rédigés, décidés à avarier encore et davantage les

structures des instituts et ce qui les rend si familiers? Et de ce fait, en adhérant à ces semences manipulées, se prétendre pour un éducateur oiseau, normal, avec tous les actes de conscience ratés qui sont à leur origine! A croire que certains éducateurs initiés au silex sont devenus comme des vers de terre qui sortent après la pluie; alors voilà chers amis la page douze nous enseigne que... mais heu... la 72, nous rappelle que... heu... déjà, il est trop tard, il repleut, la vie frappe de tous cotés avec ses reflets étincelants. Les médiateurs sont déjà sur le parking.

Dépendance de l'intellect à l'absurde, c'est une maladie évolutive, contagieuse et parfois irréversible qui voit sa chute dans les plans de la sphère sociale arbitrée. Le génie social n'a que faire de cette armée de paperasse, ce mensonge de l'essayage du moi des pieds à la tête qui ne tirent aucune leçon des événements. Ah! Balthazar, comment se dissimuler, rester en paix en passant son temps à sanctifier les bavardages présomptueux, d'une rive à l'autre sans les unir; et de philosopher sur des faits casuels et se croire pardessus tout, plus normal que les autres! Plutôt enfumer le guêpier, oui, il me semble aussi Madame. Il vaut encore mieux se jeter à l'eau sans bouée de sauvetage ou manger sa feuille d'état civil, on y trouverait au moins la fraîcheur, la conscience exacte de ce que l'on fait.

Nous ne sommes pas descendus du Ciel pour y remonter aussi con que l'on était, tout de même! Si l'histoire doit changer encore, sans le consentement des hommes, ils répèteront encore leurs aliénations qui consistent à faire accepter l'inacceptable, l'illusion du mouvement dans la fixité. Autant entrer dans la clandestinité, le cap au large vers des mers sociales nouvelles avec ceux qui ont encore

soif de destinées, d'aventures, d'implications dans un voyage et chemin faisant, s'engager avec les ondes d'une nouvelle vague.

C'est préférable que de rester niais, telle une arpette éternelle qui prévoit de mourir en odeur de sainteté. Et que l'on nous dise après cela que l'homme normal évolue! Avec toutes ces méthodes, ces normes ligotées, inspirées par des exigences économiques qui figent une pauvre politique de la nécessité et qui annonce à son tour un nouveau temps crépusculaire! Les hommes, de manière générale ont toujours peur de dire non aux exigences de l'Etat. Jusqu'à maintenant, le peuple obéit au doigt et à l'œil. Pourtant, si les conditions de vie persistent à ligoter le citoyen, à le presser comme un citron, il va falloir arrêter les politiciens avec un éclair de conscience. C'est une évidence sur le chemin de l'évolution: souvent, après l'éclair vient la foudre, autrefois la foudre était le socialisme, malheureusement pour nos institutions sociales et tout le reste d'ailleurs, ce parti est peu majoritaire à notre époque du tourneboulé. Ce ne sera plus de la pluie qui tombera des nuages.

Par saint José Bové! une odyssée humaine vaut mieux que tous ces opiums de feuilles juridiques et économiques, qui ne remplaceront jamais les actes libres qui nous lient les uns aux autres. Comment peut-on envisager son évolution avec des auditeurs de la dernière chansonnette qui croient à des programmes schématiques et abstraits? Le but commun de l'institut et son orientation sacrée appellent l'être de l'éducateur dans ce qu'il a de plus profond et s'il y a bien quelque chose que l'on ne changerait pour rien au monde, c'est l'expression du naturel. L'avidité économique considérée comme un idéal par des hauts fonctionnaires d'Etat ne peut rien

contre les impulsions spirituelles que le génie du peuple proclame comme la seule norme dont l'à-propos est valable. Finalement, c'est de bonne guerre, le naturalisme proscrit toute idéalisation du réel alors que d'autres se dégageront de la matière pour l'imprégner de spiritualité. Comme quoi, une volonté politique spleenétique se fait ressentir dans le pays. Parfois même dans le monde entier dites-vous, madame! Justement, ce sera une des raisons essentielles de ne jamais en rester où nous en sommes.



LA VIE ne se meut pas en cycles de normalité, d'anormalité chez les êtres humains, de même que deux vérités qui sont contradictoires doivent absolument devenir duellistes pour qu'une seule demeure absolue, jusqu'au prochain duel. Et comment s'expliquer, cher Balthazar, que des éducateurs vaudous aient recours au clavier de la fièvre obsidionale pour «communiquer» avec des «adultes handicapés profonds» soumis à des influences ignorées, en s'octroyant ce droit de regard sur les pudiques secrets de l'âme. Tiens, je vais leur chanter pouilles à ces protégés, à ces couillibis qui ont pris le Pirée pour un homme, ça va me détendre la ciboule. L'Europe compte pour avoir eu les meilleurs pédagogues, d'excellents enseignements, elle a de l'expérience et un parcours fondé en terme d'accompagnement spécialisé.

A quoi bon se perdre avec des méthodes fragiles venues d'outre-atlantique? Il s'agit de la communication facilitée! Ah! Ils n'ont pas mégoté, c'est le moins que je puisse dire à l'instant. Je précise, c'est un procédé qui fait appel à un clavier qu'utilisent des éducateurs. Ils expérimentent alors, de faire s'exprimer des handicapés adultes

profonds en accompagnant leur main sur un clavier parlant sans que la personne concernée n'ait réellement conscience de quoi il s'agit. De la peur pensive dans sa toute splendeur, tel est mon avis que je vais te partager, Balthazar. Bien du monde pratique la messe basse vis à vis de cette méthode, alors qu'il suffit d'exprimer son ressentiment.

Ce qu'il y a de navrant dans toutes ces nouvelles thérapies surnaturelles, c'est qu'elles voilent la misère, rassasient l'âme et considèrent l'esprit comme un imbécile. Un télépathe n'a pas besoin de machine, l'intelligence du cœur se passe d'intermédiaires à touches. Du jeu du marionnettiste, de son pantin, de celui qui s'abuse et du subalterne. A la «va comme je te pousse...» «L'adulte handicapé profond» je précise, à la main tenue et guidée par l'éducateur devin. Celui-ci appuie sur les touches sublunaires à jet continu, à hue et à dia, fredonnant une cliquette occulte, clac-laclac clac-laclac... que regarde et considère bien entendu l'homme qui chuchotait à des forces jusqu'ici dans l'obscurité, donc l'éducateur en question.

Et bing! Et bang! Le résident retrouve le sens de la pensée et les concepts qu'il n'a pas pu acquérir dans la suite et l'ordre des choses. Grâce au clavier et au devin, il s'exprime de façon insoupçonnable balayant derrière lui, un ordre établi de bon sens. L'opération fantasmagorique s'est accomplie dans l'oubli du ciel, ce n'est pas sorcier, sans sonothèque. Passer muscade, le tour est joué. Une lumière jusqu'ici captive apparaît plein phare dans la nuit. Un public, un brouhaha, un vrai fan-club sans applaudimètre avec un étonnement administratif confirme, scandant des Alléluias! Alléluias!

A couper la chiasse! Y'a gourance. Miracle à tout berzingue! J'exagère un peu, mais c'est plus vivant, quoique les connaisseurs me confirmeront. Un nouveau médicament américain style larve de l'empuse est arrivé sur le marché de la thaumaturgie. Aouah! Waouh! Les Gratte-Lisieux et les pousse-à-Lourdes sont de retour avec ce manque de savoir ce qu'ils grattent, ce qu'ils poussent. Il y a maldonne, ni chair ni poisson, de la roupie de sansonnet, je ne pige que couic; et vous? Mais une prise en charge auprès «d'êtres handicapés profonds» qui amène plus de questions hypothétiques, de scepticisme systématique, équivoques, que de réponses simples, claires, n'est pas saine et déstabilise par-là même, la cohérence sociale autour du résident adulte. Ménageraient-ils la chèvre et le chou! Qui est sous l'emprise de qui? Qui s'exprime? Vous croyez vraiment que l'être adulte handicapé profond vous a attendu avec votre science d'apprenti sorcier pour communiquer? Voyons! Qu'est-ce qui peut pousser ces éducateurs prophètes d'éviter la communication naturelle? Sûrement un besoin de considération et de reconnaissance énorme vis-à-vis du lieu où ils prônent une bien triste confection de communiquer avec l'homme.

Lorsque vous demandez à ces éducateurs « Harry Potter » hors proportion, que s'est-il donc passé, chers marabouts de l'Occident? Expliquez-moi votre tour de passe-passe sinon je vais chercher éducateur Oudini en personne. Le visionnaire s'empêtre, infoutu de donner des explications terrestres, l'humour peccante, il merdoie dans ses réponses sur la pointe d'une aiguille. Aucune visionneuse, juste une baguette magique qui

n'assure plus la maîtrise des forces immanentes du surnaturel. Les arguments qu'agitait son carafon perdaient le fil conducteur, atteint d'un trouble de la vue qui fait voir double. Pour finir éhontés au-dessus de tout, sans avoir ni vent, ni voie, en coulisse, l'explorateur se retrouve dans sa cour des miracles avec ses fans, sur le balai tarabiscoté de la mégère, enrobé de sous-énergies malignes ventées.

Cependant, pédaler dans la choucroute devient un dada ad usum. Situation difficile où rien n'est sûr, où l'on ne sait pas à qui, ni à quoi se fier. Vie, viol, violence, ont la même racine et comment peut-on s'inviter dans la zone d'intimité de l'adulte handicapé profond sans y avoir été courtoisement invité? En français, on parle de terrain marécageux, un lieu, une situation où nous risquons les compromissions, l'abaissement moral au gré des vents et des sens contraires. Le respect de l'inconnaissable de l'autre est violé, pour laisser advenir des extrapolations dont les intervenants sociaux n'ont aucune prise. Quel professionnalisme! Quel contre-projet! Quelle contre-porte! Quelle écoute empathique! Quelle congruence! Quel regard inconditionnel! Quelle extrapolation! Quelle exaction!

Quelle kyrielle d'exclamations! Pour intervenir auprès d'un adulte handicapé dans le sens d'établir deux destins qui se côtoient, de construire une relation, de mener un dialogue, il est indispensable d'avoir au grand jour une certitude morale, une transparence à l'égard de tous les regards. Il est un caractère fondamental du vivant, aucune individualité ne peut aller au centre du monde de son prochain pour extraire un «je» d'un «nous».

Mais chers éducateurs du mégawatt, tout ceci n'est que bredouillage avec l'inconscience, de fictives recherches aux antipodes de la raison. Un chemin qui se heurte de front à un miroir, devant lequel on se regarde sans se reconnaître, du métal argent à s'en faire péter la panse. Questions pour ces champions qui ont perdu la joie de vivre ensemble, experts en obscurantisme, en portes de communications, ces explorateurs de grottes humaines qui adorent jouer avec des allumettes, qui se plaisent à s'inviter avec leur carte de visite. Qu'est-ce qu'une activité intellectuelle téléguidée sans objectif ni détermination d'un but, qui ne parcourt aucun espace pour aller d'un point à un autre?

.....Nulle réponse..... Juste des cervelles qui entrent en collision avec des boîtes crâniennes, des invertébrés de la pensée qui, en formatant la différence prétendent cultiver l'autonomie et l'indépendance.

Réponse:

Une personne qui fait appel aux mécanismes de la projection, dans lequel le sujet est amené à partir d'un matériel dépourvu de signification vivante, à exprimer des éléments fantasmatiques et affectifs constitutifs de sa personnalité. Bien le bonjour au transfert téléphérique, à la chute dans l'abysse de l'arbitraire. Une autoroute épateuse en cul-de-sac qu'ils appellent la communication facilitée. Et pourquoi pas, ce n'est pas plus explicite que nuit d'insomnie après tout! Essayez vos expériences de consolation sur des souris, des singes, non, pas toujours eux, sur des personnes bien incarnées, sur moi par exemple.

Diable sait! Auprès de vos femmes, vos proches, vos propres parents. La communication ouvre les cieux à l'instant, avec le verbe, qui a ses manières de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. La relation humaine est comme une mèche tressée et enveloppée de cire d'abeille exposée à un courant d'air; sa lumière continue de vaciller. Pourquoi substituer le vivant avec des masques professionnels? Moi, je communique que d'aller fouiner dans la profondeur d'un être adulte handicapé profond dont un mystère demeure, n'est rien d'autre qu'une violation de la pensée et de l'âme vis-à-vis de l'esprit.

Tic-tac...Tic-tac...!

Tuuut! Tuuut!



C'est aussi aller au-delà d'un seuil interdit, faire appel aux méandres de l'abîme qui permettent de se prendre pour un chercheur style Icare. En déplaie à quiconque, je ne pense pas d'après des pancartes et encore moins pour satisfaire la grande mode du copinage! Derechef, et crac zim badaboum «l'être adulte handicapé» a servi de cobaye par des conquérants prêts à employer toutes les herbes de la Saint-Jean, pour gagner de l'estime intellectuelle, balayant sur leur passage éthique morale et médicale. Où est ce droit d'exploration et de manipulation de la conscience d'autrui? Dans quelle charte! J'attends! J'ai tout mon temps...

Et personne ne dit rien! A croire qu'ils sont nombreux, les complices des mille incartades Balthazar... à moins que le cercle des

endormis soit plus grand que ce que je croyais. La tolérance, l'indifférence, la codépendance et la conscience regardent ensemble le nouveau toit du monde, cependant il y a des regards indiscrets. Oh! Excusez-moi de vous réveiller pendant l'heure de la sieste! Je passais seulement. Justement, le cercle des endormis a oublié que rien n'a une part grandissante du tout. On dirait que rien ne les dérouté autant que ce qui est naturel. Moins il y a de norme autour d'eux et plus ils développent la loi de la jungle, or, plus il y en a, plus ils agrandissent le fossé dans lequel ils vont tomber.

Des deux côtés, ils transgressent des frontières où ils ne sont plus des professionnels de la relation d'aide, tout simplement parce qu'ils ne sont plus au service d'un but commun, mais du leur propre. Le public a de graves manquements à la discipline et le taxi en maraude passe. Il préfère contempler les tableaux de la vierge peinte, de l'enfant dessiné par les maîtres et se jeter de la poudre aux yeux. Mais, Balthazar, comment font-ils pour avoir la passion de ne pas connaître ce qu'ils font tout en passionnant un public qui se galvanise pour l'in vraisemblable? N'est-ce pas l'œil dans le cœur qui communique tout comme le soleil transmet sa chaleur, son illumination à la Terre? N'est-ce pas de la poitrine que l'on peut avoir des pressentiments de l'amour, de communiquer? Ce flux d'amour de l'éducateur, de dévotion pour sa tâche, sa mission qui le ramène sans cesse à la conscience de sa démarche.

C'est cette forme là que je reconnais volontiers, cette racine de la rose dans le plexus solaire. Si j'étais un membre de la classe dirigeante j'interdirais ces pratiques de raccomodage à la sauce américaine, qui dédoublent les forces intellectuelles de ces éducateurs

brouillons qui bâillent pendant qu'ils pensent, avec leur formule parfaite de la fragmentation. Décidément, ils sont partout ces boute-feux à la connaissance du monorail! De la suie et du goudron, pour ces éducateurs joker qui se gonflent le jabot comme un paon se rengorge. C'est tout de même pas la faute aux «êtres adultes handicapés profonds» si ces éducateurs «Harry Potter» sont tombés en interruption d'imagination, s'ils sont grisés d'énigmes instillant du mercure dans leur pie-mère. Et suivre des voix de rabais, cela n'amène qu'à la casse, une impasse humaine, à un suivi en vase clos, une blessure ouverte. Mais pour ces amis du gris obscur, j'infligerais un coup de caveçon pour le délit d'intrusion, à l'inlassable volonté d'être hermétique coûte que coûte. Ecrire cent fois, seuls, de nuit, dans le noir, face à face avec leurs propres claviers à l'intelligence inconnue, ceci: Nous qui aimons tâtonner le chignon à l'ordre des choses, nous manipulons d'incohérents procédés inutiles dans le Ciel, voilés sur Terre.

Nous ne ranimons pas un feu qui luit à côté du sien éteint. Or, au lieu de prêter l'oreille à ces flammes sans que nous ne sachions comment ce feu s'est allumé, il est préférable de se souvenir ce qui nous rapproche de la personne surnommée handicapée. La facilité est une chose facile à faire, à comprendre, nous pouvons nous laisser aller à elle ou la choisir. Rendre facile la communication humaine de telle façon factice est un néologisme. C'est s'identifier à des feuilles mortes auprès d'une souche qui ne pense plus. L'homme n'est ni une feuille, ni une souche, ni un arbre. J'ai une âme, un corps, un esprit, des joies, des peines, une intimité, un jardin secret.

L'être handicapé adulte profond aussi. Plus, incontestablement un ticket gratuit pour les entrées dans le labyrinthe de la pie-mère,

cependant, aucune indication pour le chemin de Sortie. Bon voyage! Mais comme j'appartiens à la classe prolétaire, ouf! C'est avec une glaciale politesse que je m'autorise à léguer ce message écrit, avec cette envie de vous estourbir à coup de bibles sur vos fontanelles. Ah! Cette gourmandise de l'intellect et son besoin d'estime, quel vilain rictus qui résume le mauvais goût, le plaisir de déplaire. Les relations humaines ne peuvent pas être converties, ni clonées, ni dactylographiées, Balthazar. C'est un état de fait sans symbole ni concept grandiloquent. Si nous tombons dans un état d'alarme, d'usure professionnelle pour communiquer, et que le progrès intérieur se laisse instruire par les connaissances livresques aux arguments éculés, alors il vaut mieux aller faire le gigolo à Las Vegas ou vivre dans la semaine des quatre jeudis.

La pensée, l'intelligence du cœur sont accoutumées à dansotter dans l'existence, à se sentir libres, actives; elles résument le salut, véhiculent des sentiments profonds, les glorifient, les gouvernent, les cultivent, sans dictature. N'est-ce point là qu'il faut sillonner, là où le soleil se couche et se lève? Pour peu que nous fassions des haltes au sommet le plus élevé de notre cœur, c'est là un exercice de métaphysique qui ne sera jamais spéculateur et sans automatisme. La communication, elle s'improvise, à l'instant, elle n'est point un objet de l'esprit que l'on planifie, que l'on décide seul avec un appareil magique qui se renouvelle à chaque utilisation dans l'inconnu. Décidément, les intellectuels feront toujours comprendre aux idiots ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes. Terrestre, voilà un mot miracle qui ne leur colle plus à la plante des pieds, à ces souffrants de l'usure du travail.

Hélas! L'éducateur magicien qui ne connaît pas son tour de magie ne reconnaîtra pas pour autant la vanité de sa conquête et advienne que pourra! Vois-tu Balthazar, certains écrivent sans laisser de trace de courroux, de révolte, de combat, de sentiment, de rêve. Diable soit loué, ce n'est pas mon cas. Déjà à l'école primaire, mes camarades me baptisaient «manivelle», les instituteurs me donnaient des ordres, moi je leur prodiguais des conseils. Mes livrets scolaires étaient parsemés d'un mot: insolence à nul autre pareil. Pour ma part, j'ai eu la chance de me sauvegarder de ce qu'ils me forçaient à apprendre et à croire. Ils n'en savaient pas plus que mon grand-père sur Dieu et le monde. Je ne suis pas né coiffé, encore moins avec une cuillère d'argent dans la bouche ou avec une hostie dans le gosier.

Mon instruction et mon spontané bon sens, je les dois à l'école buissonnière dont je suis digne d'elle, une école qui se prolonge, ravive et regonfle de sa substance. Tout ce que j'ai appris ne s'est pas fait par la tête et cetera. Je peux te confirmer que j'ai bien plus appris auprès des rivières à truites et à écrevisses, auprès des vieux et des paumés, que dans les lycées; dans tous ces lieux qui irritent et ennuient lorsque nous nous intéressons sérieusement à ce qui se passe de l'autre côté des fenêtres.

D'autant que j'ai tant appris à tes côtés, Balthazar, bien plus que dans cette école universitaire qui enseigne le métier d'éducateur spécialisé avec des moyens infaillibles; des valeurs qui sortent de moules vieillis avec lesquels les étudiants perroquets vont remuer et brasser les instituts par la suite. Crévindiou! Les grandes écoles, il ne manquait plus que ça! Nous apprenons durant la quête intérieure, et non après, ni avant. Faut-il encore y être! L'homme

éducateur doit devenir un homme debout qui s'intéresse au monde tout entier, faute de quoi, il se manque à lui-même en creusant un abysse entre ce qu'il est et sur ce qu'il n'est pas! D'autre part, la profession d'homme debout ne s'apprend dans aucune école si supérieure soit-elle: la vie avant tout, elle seule peut instruire, conduire, nous vérifier et nous confirmer. Le bout de papier diplômé, naïf, qui sécurise la peur et intègre la norme sociale, n'a pas d'autre fonction que d'allumer un feu: celui de sa révolution intérieure. Rien ne ressemble plus à un ignorant qu'un éducateur appris qui sort de l'école des indications, et plus les nouveaux apprentis de la relation d'aide sortent des écoles supérieures et plus cela se confirme.

Par ailleurs, certains n'en sortiront jamais, immobiles dans leurs pensées, spécialistes de l'ornière, ils travailleront dans le lieu qui les a formés. Surgis de nulle part et cramponnés à de misérables expériences, à un automatisme de vivre et de penser qui inspire des fusillades relationnelles, ils beugleront toutes les théories justificatives jusqu'à leur effrayante retraite. N'est-ce point une outrance qui doit cependant nous interroger sur le renouveau social qui n'est pas forcément l'intérêt de tous les travailleurs sociaux! Alors que personne ne nous astreint à escorter une seule direction assujettie à notre confort. Le social n'a pas de privilège que celui qui se socialise. Ce pourquoi, accompagnateur de destin est un métier difficile, Balthazar.



13240

TIC-TAC, TIC-TAC, tiquetaque, tic... Ah! Balthazar, frère boute-en-train de la vie institutionnelle, combien c'est beau d'admirer cette flammèche de la normalité s'enflammer au beau milieu de cette clairière de vie, les rayons de soleil autour du cœur. Aujourd'hui, je me suis levé avant les oiseaux pour t'écrire cette lettre, avec ma meilleure encre. Avec l'espoir d'un message. Quand j'écoute le crin-crin de ma plume dessiner des consonnes et des voyelles sur ce papier de riz, j'ai cette perception d'être avec toi, charrié par une caravane humaine. La joie avant toute chose, toi tu es comme Obélix, tu es tombé dans cette légendaire marmite.

Mais quel bien cela fait de ne pas compter ses heures, d'écouter les avancées surprises de l'écriture apparier le moi au verbe! Vois-tu frérot, tu seras le premier à recevoir la confiance biographique d'un éducateur instructeur. Ce que j'aurais dû faire depuis bien longtemps pour une meilleure cohérence de ma vie sociale. Quel Astérix j'ai fait! Mais ce n'est pas trop tard. En tous les cas, sur un sens spirituel, comme c'est ainsi que je le perçois, il serait judicieux qu'avant d'établir le pèse-où tu en es d'un «être adulte handicapé», l'éducateur

libère son pèse-où-il en est afin de l'offrir aux êtres dont il a le soin, la responsabilité; d'arroser leurs fleurs de vie comme la chaleur épanouie, les roses. Se développer dans toute sa potentialité n'est pas un chemin de Facilité, d'autant plus qu'en chacun de nous, il y a un Bobo Existentiel que nous dissimulons soigneusement. C'est rassurant, nous sommes tous concernés à ce niveau, tous dans le même potage et sûrs que d'une seule chose sur notre avenir commun. Le sur-éducateur n'existe pas. N'est-ce point à nous de le rendre soit succulent ou immangeable, ce potage? Toutefois, attention à l'assaisonnement, très cher...

Garanti, cet acte innovateur de transparence serait plus endiable que bien des cours proposés dans les écoles supérieures pour les chevilles les plus tendres. La montée des âmes vivantes! Ne vient-on pas tous de très loin? Nous ne sommes pas un épisode de la vie mais bel et bien une biographie qui intéressera notre entourage de travail. C'est le Temps Vivaldi accordé par le développement de la conscience, Balthazar. Le temps perdu ne peut être retrouvé et nous ne pouvons plus être vêtus sous des jours anciens. A quoi bon se la péter pour une gloriole de l'ego dans une tanière de conflits qui se répètent?

Des conflits au service de l'absence de sens et de l'incohérence que démêleront les médiateurs déjà à la lisière des instituts. Ils sont prêts, un simple coup de fil et ils vous ramèneront les pieds sur Terre. A ce sujet, nous pouvons réclamer main-forte aux forces de notre esprit pour dénoncer et lutter contre ce qui nous semble injuste au lieu de se lisser dans la fade codépendance de se la boucler par les peurs que vous connaissez.

C'est la seule condition de notre liberté, notre engagement; et il n'est pas un lieu de connaissances à l'embranchement automatique, à la carte. L'authenticité ne peut pas se retirer de nous pour plaire aux abus de l'intelligence. Comment peut-on s'attribuer indûment ce droit arbitraire d'établir des tirages de bilan, si bons soient-ils, et soi-même s'isoler de la chaîne humaine des partages et des échanges? Et ainsi, oublier de livrer son journal de bord qui nous a témoigné si distinctement là où nous en sommes? Les acteurs et les auteurs de destin ne sont plus stimulés puisque le dialogue n'est plus mené, ils sont tenus à l'écart par le catéchisme du bon dormeur. Qui peut espérer les connaître s'ils sont tenus au silence? A quoi peut-il alors servir de connaître les aspects biographiques dès sa naissance, de la personne handicapée devenue aujourd'hui adulte?

D'élaborer ses saumâtres apparences, ses gaucheries particulières, de mettre à jour des dérobés, des objectifs, des émotions les plus intimes, des progrès, des souffrances, si la réciprocité est absente? Drelin! Drelin! Cela ne sonne pas; le soleil a brûlé les ailes de l'équipe éducative en exposant ainsi l'esclavagisme d'une structure qui n'a pas été pensée librement ni son évolution dans le temps. Les résidents changent, ils pénètrent des septaines de vie pleine du bon sens du destin, l'éducateur aussi; et c'est cette transformation commune à l'évolution, cet aspect fondamental de la vie sociale qu'il convient de partager à la lumière de tous les bords. Le partage et l'aveu du vivant. L'humanité est une seule et même famille; se révéler, c'est aussi se rendre à son propre sentiment d'appartenance; en humanisant ceux qui écoutent notre parcours, écartant ainsi tout amour ségréatif et perte de temps auprès de réunions abusives.

Lorsque l'essentiel est rappelé, enclenché, éprouvé, motivé avec une entière liberté d'appréciation, nous pouvons nous encorder pour gravir n'importe quel sommet. Les handicaps s'estompent et laissent apparaître des êtres dans leur œuvre la moins complète. Ce qui reste fabuleux, soit dit en passant. Quand je pense que des travailleurs sociaux travaillent conjointement sans se connaître! Que savent-ils de leur collègue, la réputation, les préjugés à l'emporte pièce, une projection psychique, qu'ils trimballent durant des années sans fin, de sorte que cela les escorte dans leurs codépendances relationnelles? Des codépendances devenues sélectives par la peur de l'un et la préférence de l'autre, tel est le besoin que réclame le handicap de l'éducateur; la liste est longue dans les écarts et les préférences de conduites.

La biographie est une sphère du libre-échange et non de vase clos, d'unilatéralité, elle, est une arme qui exclut toute forme d'aliénation des relations sociales. N'est-il pas venu le temps de laisser les superviseurs et les médiateurs tranquilles?



Se sentir de plain-pied et entier avec l'être handicapé adulte, ses collègues de travail, sa hiérarchie, c'est aussi admettre et reconnaître les handicaps de chacun à leur juste place, comme la première de leur compétence. Le renouveau social a besoin de territoire libéré en premier lieu. Si l'éducateur est un accompagnateur de destin à travers sa relation d'aide, comment omettre de partager librement ce qui stimule les devenirs, cette première

merveille commune à l'homme: la biographie, notre reflet de vérité. Et didiou! Il va de soi de la partager, notre aventure, si nous voulons plaire à l'amour, sinon notre blessure existentielle desséchera comme les avarices.

Plein ciel, pleine combustion sur le haut-vol, l'humilité et la transparence, les artifices de l'intellect au placard, la huche à carapace au feu. L'équipe éducative et leur responsable peuvent se préparer à penser tout seuls et collectivement au-delà des clichés. Ils pourront enfin donner des valeurs au corps professionnel auquel ils appartiennent, au lieu de dénigrer et déchiquter les secteurs artisanaux de leur propre institut avec dédain, infamie et mépris qui en dit long sur la santé de ces établissements. Misère, Balthazar! Effectivement, il y a des éducateurs monarchistes qui, par secteur, envoient du gaz empoisonné sur leur confrère comme une sorte d'un réveil des bas instincts qui prennent l'aspect de brume maléfique pesant dans l'air.

L'insignifiance et les phénomènes les plus invraisemblables sont au rendez-vous, et ce n'est pas de normes de qualité dont ont besoin les instituts, mais des hommes intègres, de cœur et d'esprit. Quand la hiérarchie est malade, je vous laisse deviner le ventre de la mêlée sociale. Le ménage commence toujours par le haut, là où le déni et le béton armé ne font plus qu'un.

Vous en connaissez-vous des gens qui n'ont pas de handicaps? Si oui, donnez-moi un nom. Moi pas. Vous non plus! Alors, pourquoi perdurer avec ce qui délie dans une frénésie de perte d'identité, les pensées misérables et dévastatrices, maintenir des fiefs de responsables incompetents, des vassaux porteurs des

mêmes emblèmes conflictuels qu'ils génèrent, pour souffrir de n'en avoir aucun avantage? Pour souffrir de voir des portiers du destin, gravement atteint de troubles de comportements qui rompent le charme de la profession et la transforment en tare. Ceci, en dressant des dérives arbitraires considérées à tort et à travers par des spectateurs d'instituts devenus des chocs et des meurtrissures à leur tour.

Qui entoure et encadre les résidents? D'ordinaire ce genre de pensée m'aurait attristé; aujourd'hui c'est devenu une véritable question dans laquelle je m'implique tout entier. Comment le savoir, puisqu'ils ne partagent pas leur biographie? Inconnu au bataillon pour vous servir, sous le signe du plastron et de la barricade. Le devenir institutionnel a-t-il touché à sa fin? Sûrement pas chez les éducateurs artistes, philosophes, musiciens, poètes, artisans et humbles ... Où peut donc s'orienter la vie sociale dans de pareils cas? Le jour où l'on ne classifiera plus les handicaps, où on ne les manipulera plus, il fera vraiment jour et tous les esprits travaillant dans le social pourront se rencontrer sur un même plan. Une aube nouvelle se lèvera, mais plus à contretemps pour ceux qui vivrons la route du soleil. Si nous prenons ce soin nécessaire de nous montrer tel que nous sommes envers les « êtres handicapés adultes » ainsi qu'avec nos collègues de travail; par exemple à travers une présentation biographique, artistique, simple, authentique, imaginative et surtout humaine, les liens qui créent des liaisons de codépendances entre éducateurs et tous leurs misérables jeux de rôles se fracasseraient pour de nouvelles prises de conscience.

Du moins l'effort de connaître son partenaire de travail serait déjà un premier pas vers une amitié qui guide d'autres pas vers d'autres personnes. Chacun est appelé à devenir une tête pensante, l'éducateur de sa propre histoire. L'histoire individuelle de l'éducateur engagé est de découvrir un but collectif, des valeurs dans la durée qui enflamment la joie de vivre et de travailler ensemble. D'autant plus que ces valeurs vivantes limitent les dérapages comportementaux trop fréquents et les véritables maladies de l'âme qui en découlent. Les couleurs de l'émotion ne se transformeraient plus en mode de sensation, contagieux et spectaculaire dans son ascension de plus en plus anti-sociale.

Les superviseurs et les médiateurs se reconvertiraient en de nouvelles options thérapeutiques. Plus aucun handicapé ne se placerait à la suite les uns des autres, telle cette liste de l'inconséquence qui consomme les destins et pollue l'imagination: projet d'un tel, le 10 novembre. Celui-ci le 9 janvier... Bilan d'attention le... Projet d'intention le, au suivant... Au suivant... Jusqu'à quand? Jusqu'à la retraite du résident ou de l'éducateur usé? Quel service public atteint de léthargie! L'éducateur de sa vie spirituelle ne peut pas se focaliser sur le parcours d'un être à travers des dates programmées qui l'encenseront dans une profession qui perd progressivement ses liens avec le renouveau social. Si ce n'est s'encanailler dans des structures qui enferment l'imagination dans une capsule. L'être humain n'est pas un fromage d'encavage que l'on retourne et que l'on sale tous les six mois.

C'est le bonheur des tristes qui sonne en branle et qui se brandille sur des chaises pour avoir la tête lestée comme un ballon. Seuls les éducateurs du seuil peuvent fracturer cette chaîne, ce tourment impénétrable de lessiveuse. Si dans une attache intellectuelle hiérarchique, vous rompez un seul anneau par un acte de conscience, c'est la chaîne entière qui se brise, sans aucun lèsemajesté. Cette tâche incombe au travailleur social, s'il veut introduire quelque chose de dynamique, de spirituel dans sa vie professionnelle au lieu d'attendre que l'état transmette encore par contagion immorale les processus à suivre qui découlent d'une convention d'aigrefins.

Où est votre liberté? Vous n'allez pas vous faire tirer les tarots par une cartomancienne au palais fédéral, une fois de plus, qui tout comme le pissenlit en fleur a été avant de naître. Soufflons tous ensemble sur la boule blanche, je vous prie. Et par un technocrate fainéant par surcroît! Les classes dirigeantes peuvent être malheureuses et continuer de jouer avec les budgets, sans se soucier de cette incontournable question de la nature humaine. Le changement ne peut venir que du dedans, même avec cette lourdeur du cadre que sont les limites ficelées de la procédure juridique et économique à propos du comment vivre ensemble. Et sacré soit ce jour où les classes dirigeantes cesseront de creuser des distances, des fossés, des abysses, de la peur pensive, qui s'affolent dans l'organisation sociale. Ainsi certains politiciens se rendent indispensables, ils sèment la confusion et attendent l'ovation des salvateurs. Mais non, enfin! Si, si madame! Ils connaissent la météo mieux que quiconque. Qui les contiendra sinon le sirop de la rue et le génie du peuple, qui? et

quand? Ah me direz-vous! C'est un yoyoter de la toiture ce type, un insensé qui dérange dès qu'il apparaît, d'ailleurs même quand il ne se montre pas.

Certainement, Bocampe, pour vous servir. Un fou avise bien un sage, disait Rabelais. Mais vous n'avez rien dit! Toutefois, j'entends des renâclements et des messes basses qui le pensent, ce sont leur droit, tout comme il m'appartient de connaître leurs facéties et leurs jeux de rôles.



Que disais-je donc, Balthazar? Je m'essouffle, ah oui! Effectivement, transmettre ses afflictions, sa biographie à un « être handicapé adulte » ne peut pas être facile pour un éducateur intellectuel en marge de son évolution. Il s'agit bien d'ouvrir une porte du destin sans prescription de jusquiame noire. Il faut passablement de courage pour se rendre à sa propre évidence. C'est une ouverture pour libérer le passé de son propre passé, filtré à la lanterne des aubes futures, pour que le mensonge disparaisse, pour que l'obscur n'occupe plus le temps de ceux qui en ont à perdre. Ils sont désormais trop nombreux sous le label de la fatalité, l'égoïsme seigneurial ne peut plus contenir ses adeptes. La vie institutionnelle ne peut plus sommeiller, renfermée sous des linceuls; elle doit s'intégrer dans la marche des événements qu'elle doit elle-même créer à l'intérieur de ses enceintes. Il y a de l'embauche! Ah bon! Oui, oui. J'ai déjà entendu cela quelque part. Educateurs poètes, artistes, artisans, philosophes, musiciens, simples d'esprit, même sans diplôme,

accourez! Ils auront vite fait d'améliorer les relations humaines que galvaudent les éducateurs tenanciers du temps qui passe, des devenus fonctionnaires vassaux, les poisons modernes de la vie sociale.

C'est ce qui pourrait arriver de mieux pour les instituts. Amen... Nous en reparlerons dans quelques années... Réhabiliter l'altitude de deux «êtres adultes handicapés » en me confiant, voilà notre Ciel Balthazar, toi et moi. Enfin être fous de vivre, par conscience et plus par principe. Tic-tac... Tic-tac... Tic-tac... tactactactac... Pour ceinturer cette fin de page, je soutiendrai jusqu'à mon dernier souffle ceux dont la folie leur court après sans les devancer, et se congratulent de l'avoir comme condisciple de route plutôt que de soutenir des jeux de rôles qui régulent la galerie de l'institut au complet.

N'est-ce point à son enseigne que nous apprenons ce que sont les hommes en vivant à leurs côtés? Et je vous prie de me croire, ce n'est pas une sinécure.



14h30

EN CE DÉBUT d'après-midi, Balthazar, c'est à mon tour de me dénuder devant un miroir à mille facettes et il n'y a pas de quoi effaroucher un lièvre, les déguisements peuvent retourner dans leurs nids de commères et de laideronnes. Par ailleurs, je transmets à ton éducateur lecteur l'esquisse d'un sourire, un clin d'œil amusé, complice...et pss! pss! pss!.....pss! pss! Je me permets de te tutoyer et de te chicaner, eh! N'attends pas que le cercle des endormis mette flamberge au vent sinon tu vas faire le pied de grue longtemps. Balthazar, tu seras mon auditeur, moi, tel que le yaourt au lait entier, ton portier du soir, l'éducateur auditeur, nous n'aurons pas à rendre des comptes aux experts et à la hiérarchie qui comme ce qui vient de la flûte s'en revient par le tambour. Et grand merci, éducateur repère, pour la lecture que tu fais à frère Balthazar.

Comme je n'ai rien de commun avec les spécialistes de l'inutile, j'empoigne mon essor sur ce plongeoir pour un saut de l'ange, en vol avec toi, Balthazar, sous des étoiles qui éclairent nos ciels. Mais je ne l'appellerais pas en un clin d'œil, «pèse où tu en es» ou «planning», ou toute autre formule de mots calendriaques

qui appauvrissent la langue française comme des racines de lierres enserrent les murs. Comment être normal avec des mots pareils? Il y a des liaisons qui nous séparent les uns des autres et d'autres qui nous réunissent.

La biographie a cette authenticité de nous faire rechercher et comprendre dans toutes les directions notre rapport avec le monde, ce qui est une toute autre démarche que de la sensiblerie intellectuelle focalisée sur une seule personne adulte. Si nous nous représentions le sens des mots avant de les utiliser, nous entendrions leur contenu de l'intérieur, qui appelle à aller plus profondément au fond de ce qui nous relie à la relation du monde adulte et entre adultes. Les pensées sur quiconque ne peuvent plus dès lors rejoindre leur point de départ. Qu'en pensez-vous? J'oubliais, vous ne pouvez pas me répondre puisque vous êtes de l'autre côté des pages qui circulent entre vos doigts, schlip, schlap, schlip. Ce sera donc «COQUELICOT», Balthazar, bilan solitaire peut retourner à Rome, reconquérir tous les téléphones interurbains, qui réagissent les uns sur les autres, si ça lui César-chante.

Quant au projet, le plan d'intention, il ne peut concerner que l'individu qui se lance en avant; c'est ce que j'ai l'intention d'ailleurs de faire à cet instant même, à la place de personne, si vous connaissez! Voilà, Balthazar, ces quelques pétales rouges qui enveloppent et encerclent encore la corolle de mon «COQUELICOT. » Désormais, je me sentirai moins séparé de toi, l'écart réduit aura pour conséquence de me sentir encore plus proche de mon humanité. Ce coup-ci, ensemble et sans distorsion intellectuelle qui nous automatise dans le normal et l'anormal.

C'est le 3 décembre 1961, suite à un long séjour dans le monde prénatal, que je naquis en chair, presque en os, dans ce petit village de pierre, les Baux-de-Provence, dans le sud de la France. Et peuchère! Cette rencontre avec les premières exigences de la vie terrestre témoignait déjà de mon désir de liberté, ce prix de ma responsabilité. Dès mes premières respirations, je poussais de ces vagissements, un tel cri de genèse, qu'à mes côtés un cercle familial manifestait une joie indicible pour ma bienvenue au monde. J'avais été, durant neuf mois environ, une sorte de spéléologue à l'intérieur d'une caverne inexplorée en quête de lumière et de souffle, la vie ici-bas. Personne n'est venu me quérir dès ma sortie pour me ramener au Tibet, susceptible d'être le nouveau DALAI LAMA ou la réincarnation du moulin d'Alphonse Daudet. J'étais juste un centre d'observation de la vie familiale, avec cette impression que les adultes se comportaient à mon égard comme s'ils étaient à l'intérieur d'un observatoire d'où ils dévisageraient la voie lactée.

Le grand télescope n'était rien d'autre que leur cœur, moi une poussière d'étoile qui prenait forme. Certains affirmaient que mes «branches» ressemblaient à ma mère, d'autres à mon père. Mais comme la chrysalide se transforme en papillon, j'allais aussi me transfigurer, scintiller par moi-même. A-re a-re, a-reu, a-reu, areuh-areuh, areuh, ce sont les premiers sons de mon langage de bébé rose et joufflu auprès d'une mère qui m'adulait. Plus je chouinais, plus mon entourage m'indiquait des sourires d'affection et de tendresse, tout particulièrement à mes débuts.

Comme un artiste, un comédien, je tenais le rôle principal sur cette scène du grand devenir, mais pour combien de temps! J'avais

bel et bien quitté le sein de l'univers, son étreinte, pour retrouver celui de ma mère toute boule d'amour dont le lait céleste nourrissait son petit homme. Durant neuf fois, cette princesse, qui avait franchi les mers effroyables pour m'enfanter, m'avait couvert dans son ventre, tenu au chaud afin que la vie exerce son métier. Durant le stade embryonnaire, j'aperçus mon étoile attentive, ma chapelle, mon projet de vie, ma sainte trinité de toujours.

Malgré cette agréable chaleur, j'avais impatience de fouler le plancher de la Terre et de le fouiller de fond en comble, ce que je fis. De mon château de bébé, sur mes remparts, j'assistais émerveillé à la vie du monde adulte. Mes premières velléités à l'individualité se confrontaient à la marche, au parler, au penser. Quelle épreuve! Vers trois ans, je commençais à dire «je» un tout début de la vie indépendante qui enfanta à son tour les découvertes, les joies, les amertumes et surtout la recherche de réponses qui enquiétaient mes interlocuteurs. Désormais, ce que j'assimilais par mes sens était aussi perçu par ce germe de conscience individuelle. J'explorais mon château, de mon donjon jusqu'aux douves, tel un seigneur paré d'une armure d'or. Tous les objets hors d'usage pour les grandes personnes furent pour moi, un voyage dans un pays lointain. J'adorais patouiller les antiquailles. L'occasion suprême de touiller, mettre mes mains au contact de la matière, d'apprécier leur état, leur consistance, leur éclat, leur chaleur, pour ressentir mon corps.

Au fur et à mesure que je marchais en cadence sur mes courbes éclipiques, mon soleil intérieur, désormais à la mamelle des aubes nouvelles, agissait de son influence rayonnante sur une nouvelle septaine. Comme les sept couleurs de l'alliance, je m'affirmais,

m'affranchissant du bas-âge. Le «notre père» de la prière ainsi que celui de Noël me rendaient ma solitude.

Alors que l'algèbre de la logique découronnait mon innocence, les réalités de la vie s'intégraient complètement à cette adoption vivante. Tandis que les forces modelantes édifiaient la structure de mon corps physique, la voix étranglée, je découvris que les adultes pouvaient mentir à leurs dépens, tellement ils étaient affectés par un processus de différenciation et de codépendance. Puis vint ce jour où je me rendis compte d'une toute autre façon dans ce grand verre poli et métallisé, recouvert d'argent. Ce miroir me fascinait par son apparence trompeuse; il miroitait mon ombre gardienne, ce magicien, pour me séduire. Il me renvoyait l'image qui donnait l'illusion de moi-même, comme muséifié. C'est à juste titre qu'à cette période, j'appris les signes de l'annotation musicale et à reconnaître les sons qu'ils signifiaient.

La musique me procurait des renseignements sur les tonalités de ma vie d'âme, m'ouvrant des portes d'avenir, des secrets d'autonomie. Le solfège, cette mystérieuse alliée allait m'accompagner jusqu'à ce que j'atteigne l'âge de la puberté. Et, physiquement, une mesure toute particulière résonnait dans ma clef musicale. Les transformations de l'adolescence progressaient sans aucune publicité... Et, comme je te le disais, j'ai fui le système scolaire français par une intelligence naturelle de la vie, ce qui me permit de ne pas apprendre à penser d'après la fatalité.



DURANT ce temps d'instruction, j'allais rencontrer fortuitement un être féminin du même âge, tel un rendez-vous nuptial à ne surtout pas louper. Mon enfant d'argile, loin de taire ses sentiments, brigait la révélation d'un secret à cette créature de rêve, lui faisant des yeux boules de loto, rougissant et pâlisant à sa vue enchanteresse. Et tout comme me l'avait inculqué l'étoile, avec le cœur d'artichaut, je la serrais contre ma poitrine, sans me soucier des répercussions. Ce fut elle, qui intrépide, apposa le bout de ses lèvres sur les miennes. Complice de l'heureux événement, sans tambour ni trompette, on échangeait des roucoulades de moujingués avec délices et orgues.

Cette fille, qui avait l'allure port de déesse, me révélait cette influence directe du ciel dans le terrestre de ma personne, et grâce à ces premiers baisers qui avaient jailli des contes, mythes, poèmes, l'écorce de mon baobab pu muer de nouveau. Le son de ma voix dévala alors d'une octave. C'était le premier avènement intime de l'être féminin et ce baiser disparu laissait dans mon cœur un goût de miracle et de mystère. Un seul instant suffit pour me faire comprendre la magie féminine. Cette attraction vis-à-vis de ce

principe féminin me dévoila une partie de l'univers en moi-même totalement inconnue. Un vent envoûteur sifflotait si mélodieusement qu'il m'emportait vers des mots féériques, à l'imagination de mes rêves, un certain temps. Bien malencontreusement, cette promesse changea de cap, elle déménagea dans une ville lointaine encore plus vide et plus sourde à mon cœur. Je commençais à mordre dans le chagrin et les jours traînaient à l'infini.

Comme j'avais porté aux nuées sa présence, une représentation allégorique de l'amour, sous la forme d'un enfant armé d'un arc, me visa. Mais cette flèche, je la surprénais me transpercer le cœur de plein fouet. Mon idéal de jeunesse qui préludait était chaviré, il harponnait les routes de la mer, adoloré que j'étais. Comme je ne me débrouillais pas tout seul, je devinais l'aide nécessaire pour dissiper mon regard chagrin. Ma première confidente fut ma tendre mère, qui, ce jour-là, m'apparaissait comme la cathédrale de Chartres. J'en restai bleu.

Elle chérissait un concept, elle me disait: «Vois-tu, Bocampe, lorsque l'on a un pied dans l'Olympe, l'autre sur Terre, un fait mémorable se présente pour que nos deux pieds adhèrent de nouveau au sol pour reconquérir un germe de vie nouvelle.» Malgré que bon sang ne puisse mentir, cette interprétation cosmique, cette certitude maternelle ne me convenait pas du tout. Ce désaccord allait m'éloigner d'une vie quiète; ma recherche individuelle allait m'apprendre que ma relation avec le monde traverserait une cavité d'isolement, de détresse et d'effort. De façon empirique, j'allais avoir cette impression d'être jeté dans le monde, nu, face à tout et à rien, en proie à une hypersensibilité, à une pudeur secrète, à une

saine révolte esseulée. Puis, en relation étroite avec mon adolescence, ma majorité, un cycle d'existence avec ses yeux boucaniers avisait une nouvelle flamme de vie, et ça n'allait pas être de la nougatine, Balthazar!

Moins colossal et intellectuellement dérangé, ce monde qui glace le sang dans les veines jusqu'alors m'était perception, il devenait sensation et comme toute pierre plate lancée obliquement sur la surface de l'eau, j'allais faire des ricochets et vider mon carquois. Plus aucun refuge! Ma tour d'ivoire a volé en éclats! En charpie, la cathédrale maternelle, un cul-de-sac dans ma conscience! Mon père qui était au ciel ne pouvait rien pour moi. A pied, seul comme un noyau primitif, personne pour prodiguer des conseils, aucun vent en poupe, juste le désir de démuseler mon environnement social. Et comme je n'aimais pas les voyages organisés, je préférais la bourlingue pour entrer dans le monde. Un jeune homme farouche, alouvi, germait en moi pour affirmer sa volonté face à cette image de notre humanité, qui surgissant de partout, de nulle part, s'abat-tait de toute sa terreur dans mes pensées et mes sentiments. J'en bavais des ronds de chapeaux.

Elle m'envahissait de ses abominables utopies et l'enfant d'argile rieur qui était mon compagnon de route geignait amèrement, ma colombe était devenue un oiseau en cage. Je sentais le vent du boulet, l'épée de Damoclès à mes trousses, à son de trompe. Pleins feux sur cette cohabitation, cette confrontation, ce duel, en bombe, contre vents et marées, je jouais des castagnettes. Il ne me restait plus que l'énergie du désespoir, ma dernière cartouche. Cette vie du monde adulte réglée comme une horloge d'aliénation et la

rencontre de mes limites individuelles devenaient une lutte sans pitié pour sauvegarder mes valeurs vivantes afin de les habiter un jour. Or, comment à cet âge, éviter le chambardement de sa condition humaine!

Sans répit, tout ce sur quoi était bâtie ma vie n'était plus qu'un château de sable qui s'émiettait comme un roman plein de réminiscences, mais toujours enclin à regimber contre les abmonitions de l'autorité. Mon ange à mes côtés sur les rails de l'enfer, je pris ce train plutonique incontournable, le moral dans les chaussettes, en déroute avec inquiétude et appréhension. Je l'entendais ce séraphin: «Fais tes expériences, Bocampe, mais ne fais rien d'autre que les considérer.» Puis tombé dans la surdité de l'âme, réactionnaire, le poignard dans le cœur, je découvris les défauts de la cuirasse, les dix plaies du baisé social. Seul rompre en visière avec ma réalité m'importait, mes yeux s'écarquillaient d'étonnement.

Les Dieux congelés et toutes leurs frontières de glace fondaient sous le tangible. Une toile de Pénélope tombée en quenouille, sans cesse à reprendre. La société pot-pourri pressait les prolétaires et les citoyens taillables et corvéables à merci, dans le potage comme un citron, ruse, argent, sexualité, revues en couleur, les pièges à cons, les faux-semblants. La lie du peuple dardée de regards haineux battait la dèche. C'est à prendre ou à laisser... autant que possible. Marcher à la carotte jusqu'à la sainte touche... Rire d'un œil et pleurer de l'autre... La carrière, la surexcitation de l'intellect, la place au soleil, monter au pinacle par le fer et par le feu, jusqu'à la délétion car la concurrence est âpre et difficile. Pourtant rien ne peut monnayer la pinte de bon sang! Nom d'une pipe! Piqué de la taren-

tule, j'augmentai mon diapason. Impossible de se laisser porter par une conjoncture favorable, Dieu est une conjecture, pourquoi perdre son temps avec lui, ce serait chercher des poils sur un œuf. Ma planche de salut, ma conscience, seul, autodidacte, sur ma barque, au milieu de ces flots tourmentés. Et tant mieux, nul ne me sondera comme une statistique; plutôt danser sur un volcan, les nerfs, la sensibilité à vif. C'est le combat: tenir debout à chaque instant, à la pointe de l'épée, en danse dans la danse, de taille à surmonter tous ces vents à décorner les bœufs, le ver coquin qui pique l'esprit. Impossible de franchir le Rubicon, pour aucun royaume. De tirer pied ou aile afin de me trahir.



Où est ma place! Sûrement pas dans le sabre et le goupillon. Dans un camp militaire qui glace le sang dans les veines. Dans cette fange! Je n'ai jamais payé l'impôt du sang. Mon prochain contre moi-même, les Dieux encore congelés dans des cervelles humaines, dans des glaces de sang, rouges ébouillantées. Les cheveux violés, le corps humilié, l'âme vampirisée. Peau de zébie! Plutôt les points chauds de la ville et être dévoré par la bête, finir dans un gouffre englouti de dignité. Dans une église! Ce point de non-retour avec les braves, les doux, mais je ne le suis pas et ne veux pas le devenir. Mes huit heures de sommeil me suffisent.

Je ne peux trahir ce qui est au-dessus de moi, ni mutiner ma gaieté, ma joie, un point c'est dong! Devenir un personnage picaresque dans ce rebut de l'humanité, un aventurier issu du peuple,

volontiers voleur, héros, ange vagabond ou mendiant. Mais cette image de l'humanité trépigine d'impatience. Elle n'est pas un commentaire, ni une pièce de théâtre, encore moins un piano-bar. Et devenir une personne récipiendaire!

Avec la cérémonie, les séances artistiques, les corps savants, Ciel! Rechampir me clouera à mon intellect. Plutôt planter des arbres dans une esplanade dévêtue, que de satisfaire des trous de stars consacrés à toutes les catégories. Mon étoile ne peut être aspirée par un trou noir, ni réceptionnée dans des médias qui escamotent les ombres humaines allongées au soleil.

Et combien je me torche du laborantin littéraire, de leur pisser-copie et de leur prix tranche-tête,! D'une seule hachure, d'une seule posture, je sais où la nourriture absorbée et détruite s'achève. Chevronné, en rase campagne, j'allais de cul et de tête chercher comme la tête chercheuse d'un engin, sans oublier ce que m'avait enseigné ma tendre mère: «Rien ne peut être gommé dans cette mémoire de la nature; le moindre de nos gestes, de nos pensées, de nos émotions, s'y trouvent gravés à jamais. »

D'autant plus révoltant, une seule envie: la rébellion, me soulever contre l'autorité établie, contre les cagoteries. Les bras m'en tombent; il doit bien exister un chemin de la Grandeur à la place de cet état de droit qui stimule le dégoût et la tristesse des dieux en deuil. Je me déniais d'apprendre des écritures, du parler, goûter, toucher, entendre, sentir, seulement voler de mes propres ailes, de branche en branche, épargné de cet enregistrement de l'histoire écœurante.

Aller à Cachan! Hors de question. Plutôt me frictionner au diable dans une arène et mordre la poussière avec lui que d'être un pantin au devenir de marionnette ou d'adhérer à des spiritualités qui contaminent l'atmosphère plus que la pollution. J'ai une prédilection pour mon jardin en feu, seul pour l'éteindre dans la ville immense surchargée de néons, de buveurs flous, de fumée orientale plutôt que de me dérober dans des couvents de l'intellectus ou des enclos paroissiaux pour béni-oui-oui. Plus encore, si je devais devenir une ligne droite qui s'incurve comme vers un centre, ce siège n'appartient qu'à moi seul de le conquérir, de me placer en son milieu, telle une évidence de la création.

Seule condition pour être moi-même, aucun mode d'emploi, loin de toutes ces pétaudières d'oripeaux et de ces marchands d'orviétans. Plutôt être dans les vignes du seigneur, avoir le culte de la dive bouteille que de se faire enguirlander par les fantoches esprits de pesanteur déliés de la gravité terrestre, qui appellent avec leurs trompettes du boulevard des allongés, le rassemblement des croyants, les passés montés en graines.

Plus d'une aube froide s'est levée, sans aucun drapeau levé où mon enfant d'argile, voué au plus haut des airs, s'est uni à la Terre. Pourquoi faire à l'instar des Dieux dans les rayons du soleil couchant?



AH! Frère Balthazar, qui peut encore prétendre savoir de qui est normal ou ne l'est pas. Ne sommes-nous pas dans ce bas monde dont nous sommes sûrs de rien, que nous devons relever en bleu de Chartres, justement avec ce rien? Les épreuves catapultent la catharsis dans une décharge émotionnelle libératrice; faut-il encore se retrouver dans cette cavalcade humaine et non s'y extraire! Et pour cela frère, dans la panade j'ai dû battre les buissons, la calabre. Dans le ruisseau, l'horloge affolée, le balancier intérieur aiguillé vers ces fameux rails de l'enfer, le train à bride abattue. A chaque station, le portique de l'abandon s'ouvrait davantage. Mais où étaient donc ces clefs,? Que je barricade cette porte de l'enfer, au risque de me noyer dans l'océan d'Homère, omis dans les profondeurs.

S'humaniser et prendre du carat! Principalement auprès de ces gens dits «normaux» qui soliloquaient, dont les buts, le port d'une couronne sociale, la carrière, les diamants, l'union qui mêle et confond. Resplendissante floraison de l'ignorance à l'épanouissement de pétales ébène qui calcinent l'âme penaude de ne pas avoir reconnu son appartenance, sa véritable origine. Et toutes ces

animations spiritualistes, propulsées en rondelette sur la marne d'orgueil, qui renouvellent des Dieux ternis de ténèbres sur des chemins de chèvres. Mouvements prêts à ôter la robe de l'immaculée conception pour la teindre couleur inconnue. Clouer, déclouer les divinités inventées par des rêveurs, leurs passe-temps chouchou. Des coups de pied dans le derche pour ces bouffons! Enivrés à la moresque et à la sainte bible. Ça change de la grêle. Là était ma condition pour redevenir un homme libre, fuir les quatrièmes, les cinquièmes dimensions, les résidences conceptuelles encloses qui congestionnent les boîtes crâniennes; les avoir-l'air endimanchés, les contingents dogmatiques, les poteaux religieux qui s'assomment à coup de bibles, de corans, d'ésotérismes, à coup de «pourquoi». A coups de sans réponse. Et encore moins de tous ces reliquats, de ces escarbilles importées de l'Orient, ce berceau spirituel flambé dans une matrice, depuis belle lurette.

Des reliefs accommodés, assaisonnés à l'occidentale qui encagoulent le premier candide déjà encellulé, embastillé. C'est bien une pathologie incurable que d'enfermer ce qui est divin dans des écheveaux, des méninges, des peuples, des nations, des cultes, des traditions implacablement obstinés à l'identification, dont le destin est de maugréer sans cesse. Alors que c'est le Temps Vivaldi où plus que jamais l'homme a besoin de l'homme pour grandir sans aucune de ces fanfares, de ces pétaudières spirituelles mensongères qui atrophiaient les consciences, rendent égocentriques, asociaux, depuis des siècles. Dépouillé, avec pour seul vêtement ce que l'on est, dans la seconde, la virgule, sans aucun point ni guillemet, destiné au verbe et adopté par le prochain. Mon âme ne revêt pas de nom, elle

témoigne d'un monde en mille morceaux et je sais bien que je serai toujours seul, jusqu'à l'ultime coup de balai... à la loyale. Manie de l'homme, troquer le contenu de sa boîte crânienne en des histoires paillasses à dormir debout.

Pourquoi dégingoler plus bas ce qu'il y a de plus haut? Dire que tout ce big bazar se prétend normal! Tous ces Dieux qui sont de création humaine fouaillent les cervelles. Superflu, inexécutable, il serait temps de s'en rendre compte. Dérisoire de se lamenter, même d'essayer d'y remédier. Nous ne sommes pas les auteurs de la création: à peine si nous arrivons à conduire notre propre vie! Ce prochain ne vit pas dans le ciel clôturé dans des triangles ou d'autres contours géométriques, il n'est ni un emblème, ni un lundi de Pentecôte. Il est là, tout proche, sur le quai, prêt à embarquer en Terre humaine, à l'instant...



18h50

TIC-TAC... TIC-TAC... Quel légendaire culot ce temps qui passe, Balthazar, il file sans jamais s'arrêter, cette semence de génie. Il rencontre les gens de toutes sortes, de toutes espèces, de toutes conditions et sincèrement j'ai toujours eu ce désir de le discerner à mon tour, pour lui témoigner ma sympathie. Mais où vais-je avec lui? Lorsque nous naissons miséreux, le temps nous apparaît comme un trésor collectif et individuel, tout le monde peut se servir. Cependant, en ce temps-là, Balthazar, durant cette période famélique où je dansais devant le buffet, j'avais rencontré un idéal plein de prouesses pour me nourrir. Etre affranchi sur le plan social. Poète sur le plan affectif. Guerrier en terre humaine. En fait, j'inaugurais les chrysanthèmes pour remuer Ciel et Terre.

Lorsque nous germons pauvres, nous n'avons pas envie de le rester jusqu'à la fin de nos jours. Nous ne pouvons pas répondre par des pirouettes aux questions que nous nous posons, vu que nous en sommes les seuls détenteurs. Alors je me suis composé ce trio de théorie, pour savoir si je pouvais être en accord tripartite. L'un était plus penché que les autres et comme un funambule rêveur sur son

fil, ma perche tomba, je perdis l'équilibre instable. La cabriolet du pioupiou et badaboun! badabam!

Je m'étais d'affection. J'avais le rire sous cape lors de cette rencontre avec « souplesse dans la rigueur » c'est-à-dire de « l'être féminin » cet écho de l'univers, cette onde sonore dont les effets sont extraordinaires à condition que l'on relève de la magie intérieure.



Elle s'appelait Adriana, ce remonte-pente, une merveille venue de la mer Adriatique, entre l'Italie et la péninsule balkanique. Et ça a fait tilt! Game over par la suite. Sur un coquillage, cette Vénus aux yeux de braise avait débarqué sur mon rivage. Sur le coup, je croyais voir une ondine du Nord. Ma première œillade poétique, ce long silence, ce fond en surface lui adressait un message jusqu'à son étoile attentive: Ô fille d'Okéanos et de Téthys »! Combien ton écume me charme dans les profondeurs océanes! Loin d'être une déchiffreuse d'énigmes, son cœur saisit ma requête d'un seul regard, puis elle se transforma en caravane des sables dans mon désert de solitude. Une nouvelle étoile venait de naître dans ma propre constellation. C'était Byzance, couchée sur des roses, les fées s'étaient enfin penchées sur mon berceau! Mes malveillances favorites trépassaient tour à tour et plus besoin d'échasses pour voir au loin. Mais où étais-je?

Dans un lieu ignoré à ce jour, non répertorié sur une carte. A ses côtés j'avais les deux pieds dans l'Olympe, elle, dans les feux de la mer. En ce mois d'août, dans la nuit des perséides, mis au rang des bienheureux, sans aucun acte de béatification, sans paradis artificiel,

les étoiles de Persée incendiaient de leurs éclats jusque dans nos plexus solaires. Juste un état de grâce, cornaqué par des angelots. Le parfum de sa chevelure, de ses bouclettes, bondées de nonchaloir m'enivrait de passages à la mer en terre humaine et de ciel. La sainte trinité des poètes passionnés opérait son miracle. Mais où étais-je, Balthazar? Seulement pour cet instant, cela valait le coup de vivre sur cette Terre. « L'être féminin »: j'en tremblote encore de ces simples mots vibrants. Le timbre de sa voix cristalline chapeautait l'espace de couleurs pures d'où des formes dans ce qu'il y a de plus épuré s'élevaient, s'offrant au monde.

Comme une passerelle qui mène la nuit au jour, une pesette en équilibre sur laquelle je m'immobilisais, au feu, à l'air, à l'eau, à la terre sans rien demander à ce qui surpasse. Ah! Balthazar, sur cette mineure du Temps Vivaldi, tapie dans son octave, sous des noms angéliques, une avalanche allait me rouler dans une autre saison de l'âme. Ciel pommelé, femme fardée ne sont pas de longue durée. Je n'ai pu démentir le proverbe.

Ma montée de l'âme vivante en feu allait devenir une pierre enfouie dans une glèbe, que seul un labourage d'automne pourrait faire remonter en surface.

Une pierre de taille convertie en pierre sauvage dans les entrailles de la terre froide, grise comme cendre. J'allais apprendre à boire aux quatre saisons, à toutes les coupelles, avec personne pour me duper, sinon moi-même.



1945

FUSION, confusion, c'est ce qui est commode d'observer chez les autres, mais lorsque cela nous arrive, nous pouvons souffrir de l'avoir trop espionné ailleurs qu'en soi-même. Egaré dans ce labyrinthe de l'amour, cet édifice légendaire, les anges devenus invisibles nous rendaient à notre solitude individualisée, à nos propres calices, aux regards de l'immensité. Adriana en pleine mer, moi sous terre. Le coup de grâce... elle avait rompu le fétu avec moi, rupture qui me fit tourner les sangs. Une véracité venait à moi plutôt que je suis allé vers elle. Sa présence aux aguets dans l'un de ses contours allait rendre mes jours les plus noirs, malade des émotions.

Frisquette, réelle, prête au dialogue dans les délabres, dans ma demeure elle s'installa sans l'accord de mon hospitalité. Ah! L'évidence! L'inopinée rencontre en tête-à-tête. En bisbille avec moi-même je me disais: «Qu'elle reste autant qu'il lui plaira!» Insondable décret de la providence! Impossible de lutter contre elle à arme inégale. Trois années de fusions surnaturelles avec cette déesse venue de l'au-delà, pour parachever un souvenir dans ma mémoire, jusqu'à mes derniers jours. Un poison de lamentation pénétrait mon sang

jusque dans son suc, et de veine en veine, j'allais voir mon comportement semillant se convertir en un teint blafard nonupler de vide maussade. Le noumène était devenu possible.

Mon étoile attentive allait devenir une supernova à l'attente de son explosion, moi, recouvrir lentement un éclat primitif. Tel un locataire aux prises des cycles lunaires, je m'appropriais des douleurs précisées, muséifiées sur la place publique. Où était-il le poète? Le regard embué de larmes, sous une strophe dramatique, avec comme nouvelle compagne, une vertu stoïcienne brossée par des rafales de réalités. Alors que j'étais venu en ami du devenir, fervent des mots nobles, l'absence de ma dulcinée se troqua en une présence consumée. Je n'étais plus qu'une pie égarée dans une salle d'école en congé de classe, qui désespérément poursuivait une fenêtre ouverte, avalant un air empesté de connaissances superfétatoires. L'escalier de mon ténébreux chagrin attendait que je monte ses marches, seule clause pour revoir un jour le pinacle du sommet d'où j'étais descendu autrefois. Sinon être encuvé, encroûté dans le non-devenir, par le crissement moqueur des corbeaux.

Endolorir l'expérience est endurable si on ne l'endeuille pas! Et ce déchirement dans son eau noircie allait m'imbiber de fragments terrestres, rasant les murs de la ville jusqu'au péril de perdre mon pèlerinage, d'interrompre mon salut. Je souffrais tant de son absence qui enflammait mes souvenirs d'abondance, que je dus trouver remède à mes maux pour calmer ce feu en secousses. Ma mémoire reflétait sa présence lointaine, animant des larmes sans consolation. Les jours sur mon printemps d'adolescence

ressemblaient à des ruines vues à la loupe. Le mal temps brassait mon âme au teint pâle, livide, et combien ce mot «amour» se transformait en feuilles mortes... L'intelligence inutile, mon cœur donnait une valeur présente à l'oubli. Telle a été ma blessure d'amour, une béance énorme.



Tel un chien sans son os, je la cherchais encore, livrée à la godaille, avec des rats, des loups, dans des tavernes de l'oubli, qui naguère étaient des biches. Comme un pourceau d'Epicurien, je marivaudais à tombeau ouvert dans les gouliafrés des quartiers intramuros. En ribouldingue, je buvais toutes sortes de brouille-ménage, de boutanche en boutanche, je buvais jusqu'à plus soif, éclusant des guindals, à la recherche de phénoménales bosses de rigolades. Je traînais ma carcasse, faisant folie de mon corps, une éponge dans le gosier, des larmes dans ma voix de rogomme due à l'effet de l'alcool. Les voiles, la mer, l'embarquement, les aubes nouvelles, les guerriers, tous tenus à l'écart; fini le large au-devant, la période bleue, juste des fredaines de braguards dans le grand céruléen.

Juste des recettes flambées de bambochards dans les nuits empourprées qui couronnaient ma tête, roi de la pouillerie, seigneur de la purée septembrale. Cloué sur cette croix du passéisme, seul dans un paradis perdu, je devenais une marée basse qui retirait de ma boîte crânienne un flux de discours, de pensées glopín-glopán, tellement pintoché, avec des papillons dans le compteur. Avec les gens de ma génération et consorts, montés sur même char, fragiles des émotions

où les maux intérieurs sont les plus douloureux, nous étions la proie toute croquée lors de ces excursions au grand large. Les stimuli extérieurs de toutes sortes, les substances psychotropes telles des cohortes de vagues déferlantes allaient désunir, décimer, engloutir un grand nombre de sensibles, saccager une jeunesse qui brisait tous les miroirs sociaux.

Le requiem était calligraphié, prêt à jouer, l'éclipse totale crayonnée au banquet de la mort. Le mot de la mort dont nul ne s'était méfié devenait sonore dans le chaos du sort. Tous trompés par la grande illusionniste et le fantôme sans os qui font oublier de vivre sans assentiment de notre part. La grande faucheuse à l'ouvrage dans le générique, whaoufff! chplaouf! flouache! Elle prenait d'assaut les âmes humaines, une à une, fft, pcht, pff, pft. La grande fricasse était là, nous pouvions frauder le fisc mais pas notre conscience, nous avons pu voir l'impossible sans jamais le comprendre, se ressentir sans être soi-même, augmenter les secondes et se perdre dans le temps, entendre la voix sans jamais la reconnaître.

Vous y danserez, vous y serez comme des Dieux et contemplez le monde à votre image, jusqu'à suivre l'enjambée, le trot, le galop du trépas entre deux âges. La quête du grand large était à quai devant ses rouleaux moutonnants. Sur le radeau de la méduse puis sauvé sur un rivage:

diling! diling!

Une sonnette, c'était mon ombre gardienne suspendue à mes basques; ma sainte trinité béante donnait la becquée à ma figure de papier mâché pour me réanimer. A fond de cale, mon cœur battait la chamade, passant rasibus près de l'empire de Pluton. Ça sentait le

sapin, j'avais la bride salée sur la gorge, ma propre glaise me collait à la peau, mon enfant d'argile parmi les ossements des victimes renaissait de ses cendres. Je m'en étais sorti les braies nettes. Et pourquoi moi? Ce mouton de Panurge! Un grand frère de même racine m'avait tendu la main, la maladie n'allait plus avoir raison de moi. La fosse de mes sensations était partout creusée, mon vaisseau démâté, prêt à sombrer. Soit! Toujours prêt à m'embarquer sur les mers inexplorées, l'enseignement s'était insinué dans l'expérience comme essentiel, vital, initiateur. J'ai battu la retraite et le rappel pour me remettre sur les rails. A Pâques ou à la Trinité, la dépendance caracolera toujours en tête; je l'ai laissée là où je l'avais trouvée, et depuis, c'est moi le premier dans la manifestation de ma vie intérieure. Je pourrais t'en raconter davantage mais tremper trop sa plume dans l'encrier pour parler de soi aboutirait à enlever toute signification à cette encre que j'utilise. Voilà, Balthazar, pour l'essentiel; en attendant que je vienne te visiter d'ici peu et te parler de la Provence en fleur.



20h30

ET QUI ALLAIS-JE rencontrer à travers les insondables décrets du réconfort, Balthazar? Érigé sur ce grand courant magnétique de l'histoire de l'humanité? Balthazar en personne, ce fugueur qui autrefois avait pris la poudre d'escampette de son institution. Toi, ce génie qui m'a tendu sa lampe dont il a fallu en ce légendaire jour parleur que j'aide à regagner ses pénates. L'immaculée spontanéité! Je n'ai pas eu besoin de lire la Bhâgavata-Gita pour saisir que tu étais l'artisan d'un nouveau monde. Du spirituel dans la coïncidence et l'art de la rencontre comme première des sciences. Séduit par ta rencontre et suite à une scolarisation de quatre ans dans une école de raisonnement, je suis venu travailler chez toi, si je puis dire, dans ton institution de prophètes.

Au lieu de jouer à l'éducateur fortifié dans un château de spécialiste, j'ai vite appris à être un fidèle associé de route, complice du chouette bon sens de vivre ensemble, un ouvrier qui apprenait à tes côtés ce qui coule de source et qui nous traitait magnifiquement. Tiens! A propos, je vais exagérer encore un petit peu au sujet de la marelle sociale puisque je la connais si bien. Juste Ciel! Qu'ils en

enseignent de singulières vérités dans les écoles modernes! D'authentiques procédures conciliatoires sous le signe du manque d'imagination. L'amour qui est un des éléments de base du métier n'a jamais été évoqué! A se saturer l'estomac de théories au caractère superficiel, à en tomber malade de se sentir si incalculablement intelligent sur la place publique au moyen de tous les arrangements de l'intelligence. Et c'est ainsi que nous devenons éducateurs malingres, après quatre années où nous ne comprenons toujours pas la question sociale et la question humaine.

Un os pour faire le beau, non-merci, sans façon! Sans vérifier si ce que nous apprenons est véridique et a besoin d'être enseigné pour l'épanouissement d'un résident, d'un éducateur du possible, de l'institut et de la hiérarchie suivante. Il serait alors facile de faire le beau et de se prendre pour banane d'abord et pour Braco la banane ensuite. Le langage du génial bon sens de la vie n'a alors plus de sens pour qui sort de ces écoles supérieures à rien du tout, le lien qui l'unit à la différence est purement intellectuel, donc insignifiant.

La perte de contact avec ce qui est l'essence même de la relation s'est bivouaqué dans la répulsion de la différence; que ce soit de la relation de l'éducateur avec le résident, les éducateurs entre eux et de leur rapport avec la hiérarchie. La nature donne un signal d'alarme quand un équilibre est rompu, alors que dans l'organisation sociale il en est tout autrement. Ce qui reste salutaire est de se rappeler ce qui a réuni tout ce beau monde dans cette vague de confusion actuelle, aussi humblement que possible. Ce qui consiste à nous dire que le combat continue, car au fond c'est bien de cela

dont il s'agit. Un combat contre une volonté politique et économique qui sévit dans notre monde actuel. Le nivellement des âmes humaines avec un fil à plomb, avec une nivelette! Même pas avec vos bulldozers et tous vos attirails malins et ingénieux, m'sieurs les politiciens et m'amzelles les climatéconomes. Qu'ils nivellent les fortunes démesurées et les bénéfices illimités pour commencer, s'ils veulent être au niveau de leurs tâches, au lieu de piller la vie sociale de ses soins, de ses besoins. Il s'agit donc d'aller voir au plus haut niveau de la société, et nous autres qui venons des classes que personne n'envie, nous sommes prêts à vous aider pour ce grand nettoyage d'évidence. La zone tourbillonnaire de ce monopoly devra bien s'endiguer un jour. Rue de la Paix, Madame, s'il vous plaît; excusez-moi jeune homme, je ne suis pas du coin! Pourtant, connaître, c'est aller au large sans bouée de sauvetage, les voiles hissées prêtes à parcourir les océans.

A quoi bon camper sur un rivage de limon bassiné par des connaissances qui s'entassent les unes sur les autres alors qu'à la première marée montante elles expirent? Les connaissances vivantes sont ce que nous apprenons de nous-même et révélons d'authentique, ce qui ne correspond pas à ce que des professeurs nous enseignent comme des aras. Il est grand temps de cesser d'apprendre par les trous de serrures à l'écart de la vie et de la mort. Plutôt de l'intelligence du cœur au diplôme universitaire. Bien des experts, des ardues professeurs, des doyens d'universités ont raconté des bêtises en grappes sur les mondes subtils et mystérieux « du handicap », de leur figuration dans le contexte social, pour y chercher à leur fin leur propre asile.

De la grêle pour ces lotions de la connaissance qui ont en fait des livres de scolarité à la fièvre cavale!

Et encore du grêlon pour ces crottes de nez figées, rigides, difformes, les graisseurs de l'inutile, heu... je veux dire ces éducateurs bronzés sur des grains de sable, confortés de crème solaire, sans objectif; tandis que leurs mains se grattent le pif, leurs pieds se scotchent à leur intelligence caustique. Que de cuistres qui prétendent donner l'exemple en culbutant tout ce qui bouge sur leur passage! Ah, frère Balthazar! Je me souviens à l'instant de ce collègue d'artifice, certains professeurs ornementaient le temps additionné de commodité d'événements auxquels ils n'avaient jamais assisté, sans but, sans exégèse, mais avec une soif de considération à couper le souffle. Des profs au conformisme intellectuel convaincus dans des conjectures et des connaissances élevées au rang du perroquetage. J'en ai le nerf mentonnier qui tremblote encore. Les nouveaux devins d'un âge totalitaire éructaient sous leurs cours désignés et envoyés par la répétition du sur mesure. Ils décoonnaient leur savoir de poussière, leurs pensées cadavériques avec cette impression sibérienne qu'ils se massaient leurs muscles intellectuels, de vrais mimes à la juste mesure de leurs capacités.

Durant leurs flâneries où ils se mirent et s'adonisent, certains de ces professeurs de l'impossible dardaient sur les étudiantes leurs yeux de condors avec cette politisation de la connaissance, c'était à devenir évêque d'une théocratie médiévale. Tiens, je me permets de te les saluer poliment:

— Coucou! Professeur le Béluga, professeur le Sévruga! C'est moi Bocampe à la limite de l'impossible, vous vous rappelez? Je suis

devenu ambassadeur de l'allumette, pour vous servir les yeux bandés. Pardon madame, vous n'auriez pas un pétard s'il vous plait?

— Oui, oui, tout de suite jeune homme...

— Merci de tout cœur.

Discerner l'inutile du nécessaire restera une science pour des siècles et des siècles. Oui, incorporer de la vie quotidienne dans nos pensées et les mener au dialogue en premier lieu, après on verra clairement comment tout cela résonne. Il me semble évident qu'à force de tenir le haut du pavé, on finit par se le prendre sur la gueule. Le renouveau social n'a plus besoin de ces professeurs du moyen âge qui mentent intelligemment, la pensée singleton collée au sinciput. Pouah! Spécialisé et dépourvu de culture, sans leur engrais ils rejoignent l'ensemble vide, l'intelligence entre les pattes.

Quelle perte de temps d'apprendre des théories de shampooineur vu que la tête ne tient pas lieu de savoir! Et plus ils confirmaient leurs connaissances empruntées dans des livres, plus elles prenaient place dans des caveaux. Ils discouraient de «l'être handicapé» sans l'associer à la communion de notre humanité, alors que le handicap est la première forme de notre salut ici-bas.

Balaise! Il y avait même les inévitables professeurs fantoches qui répétaient sûrement pour la dixième année consécutive exactement les mêmes cours; les mêmes criaileries pensantes, avec les mêmes mots, les mêmes virgules, les mêmes chaussettes aux pieds, les mêmes anecdotes, persuadés qu'ils transmettaient encore quelque chose de vivant. Leur volonté de penser avait disparu dans la machine à fabriquer des enseignements synthétiques. L'évidence pour un éducateur

non consommé est avant tout celle de son évolution dans les cris de ses boyaux et devant de tels cours; j'adoptais une méfiance antinomique face à ces professeurs joueurs de contraste, tout en tenant à distance leurs connaissances charlatanesques.

Ah! Toutes ces confréries préscientifiques qui forment de tels professeurs, sans lequel le second ne serait ce qu'il est, auraient mieux fait de repenser l'urbanisme au Texas. C'est le meilleur service qu'ils puissent rendre au renouveau social, disparaître dans une discussion d'idée qui court en hâte vers une reconversion professionnelle. C'est très à la mode de nos jours, dans le milieu des éducateurs naturalistes de se prendre pour un nouvel évangile et de semer la confusion. Pour jouer par exemple le rôle de premier sauveur que personne n'a mandaté, avec des procédés et des décorations intellectuelles alors que des mœurs douteuses leur sortent des pores de la peau. Mais quelle est donc l'origine de cette tendance? Dans les deux cas ils ne tirent aucun profit de vie et d'enseignement auprès de nos frères handicapés, ils se servent pour se compenser sans ne rien donner en retour.

Quant au naturalisme, il ne sert qu'à refouler de l'esprit sans lequel la vie n'existerait pas; ce qu'il faut être benêt quand même! Et dans les institutions, des professeurs pusillanimes comme tel, du bien universel, sont le siège d'une fourmilière. L'envie de paraître en voulant apporter la lumière là où cela les arrange; et laisser l'obscurité, dont ils sont codépendants, est monnaie courante jusqu'au jour où leur manège est découvert. Qui pourra réduire la distance entre leurs mensonges et ce qu'ils tiennent pour vrai, qu'ils associent dans le même attelage?

Ah! Balthazar, ces coureurs de livres reculés, aspirés par des pages à la couleur d'atome social, empoisonnent ce qu'ils ne peuvent pas comprendre sans leur tête: la quête de l'âme humaine. Il est bientôt fini ce temps où il était possible de savonner le handicap! Qu'est-ce que l'homme? Voilà une question qui intéressera tout le monde; en chaque homme un handicap demeure, la ségrégation des handicaps est vouée à disparaître. Les liens et la liaison prendront le visage d'un art social de vivre nouveau où seul le plain-pied sera seigneur et maître. Les éducateurs et les résidents vivront tous sans exception au rez-de-chaussée, les balcons hiérarchiques seront transformés en prairie fleurie. De plus, quand ils lisent un livre qu'ils ne comprennent pas, ils confirment que c'est la faute du livre.

Qui? Mais qui donc? Symptôme flagrant des griffades de l'intellect: se cantonner dans l'immobilisme des pensées. Professeur de science-fiction du verbe singer propre à des traités sur le sinanthrope, voici une charge d'explosif partie de la pipe où ils aspirent leur tabac; vous voulez du feu! Voici, voici, j'allume tout de suite. Votre simulation d'intelligence est terminée.

Pour sûr qu'avec « Lettre à un ami analphabète », ils vont entendre le craquement d'allumette. La relève, Balthazar, n'est pas là, dans ces conventions qui se robotisent irrémédiablement, de codification en quantification, où des instances sociales serrent les uns contre les autres des billets rouges sous des bleus, déjà redistribués d'avance. Beurk! Dans des connaissances d'élevages qui tournent au premier rang, devant une devanture comme un inventaire qui enjolive des apparences sycophantes. Encore de la pluie sous l'effet de congélation sur leurs carafons à ces intrus asociaux! Ces manches

sans outils qui arrêtent les nuages. Il faut être aveugle pour ne pas le voir, ces miettes encore en farces qui ont farci les instituts ainsi que les éducateurs saupoudrés qui ne sont que trop ce que leur toile d'araignée veut qu'ils soient: au milieu des normes de qualité et des restrictions budgétaires, une soumission qui enferme dans l'embarras du choix intellectuel. Les normes de qualité sont comme les ombres; elles interceptent les rayons d'une source de lumière et les auditeurs marchent comme un relief avec des jambes de géant, des têtes difformes sur l'écran social. Dans tous les cas et sans aucune exception, ce seront toujours les travailleurs sociaux, ceux du terrain qui amélioreront cette science de vivre ensemble, avec comme seul et unique partenaire, l'évolution du contact humain par des processus de la conscience.

Ce qu'il mériterait, frère Balthazar, le social, c'est de l'embauche, des hommes et des femmes qui n'ont pas peur des routes parsemées d'embûches, prêts à prendre part à une manifestation sans précédent: leur révolution intérieure comme seul amendement social.

Accourez! Accourez! Educateurs poètes, éducateurs philosophes, éducateurs musiciens, éducateurs artistes, éducateurs artisans et éducateurs simples d'esprit, même sans diplôme de premier de la forme, le social a besoin de contenu, plus que tout. Cela fera un équilibre avec tous ces éducateurs gestionnaires à la tête grains de maïs soufflés, qui n'ont pour amour que leur carrière de thaumaturge et de mégalomane. Ce qui tend toujours à nous prouver la revendication d'écarter ce qui ne doit pas être maintenu. Je me répète, Balthazar, mais il est si important d'ouvrir les ponts-levis oubliés au-dessus des fossés.

L'élément actif de la pensée dans les douves doit renaître pour continuer à bâtir par des actes affranchis! Accourez! Accourez! Les chaînes craquent et grincent, les ponts s'ouvrent, les impulsions qui élèvent les âmes vont faire leur grand retour.



TIC-TAC... TIC-TAC, TIC, TAC, TIC-TAC... Si dans un système trop normé nous ne nous sentons pas représentés par cette grande invasion de paperasse si facilement justifiée par une consternante incompetence, c'est un signe que nous sommes encore sains d'esprit. L'intuition spirituelle est sauvegardée, ouf! La contamination ne semble s'opérer que chez les sots. C'est à vérifier, indéboulonnable Pasteur! Arrive-toi, il y a de l'étrange ces derniers temps par ici, une paresse sociale sans égal. Néanmoins, adhérer à des normes et des structures sans y amener la mesure, les liaisons dynamiques, la cadence, le profil, l'art d'être ensemble et la vie qui s'empare du bon sens, est une assurance pour découvrir des déboires sociaux sans même les comprendre.

Pour quelques billets, les superviseurs et les médiateurs viendront vous libérer de cette anormale stupidité de vouloir vous individualiser au détriment des autres, par dessus-le marché. Ce sera une mine d'or pour les médiateurs et superviseurs car le cyberégoïsme est en train de faire des dégâts relationnels de plus en plus fréquents. Trop de ce qui se passe dans nos sociétés ne porte plus d'intérêt aux phénomènes de la vie et comme l'homme adulte s'identifie avec les

automatismes du collectif, la brume ne monte plus de la mer mais de ses pieds. Les moindres petites valeurs sont à retrouver tout comme la noblesse de la langue qui relie l'homme à ses pensées. Chose curieuse, malgré cela, bien des désengagés de l'imagination préféreront la vierge peinte et l'enfant dessiné par les maîtres plutôt que d'entreprendre et d'innover des structures évolutives pour le travailleur social. Remembré, enclavé, intégré dans l'agrégation du béni-oui-oui. Par les rois mages! Balthazar, j'ai bien plus appris auprès de simples gens et des purotins qu'avec ces souteneurs de l'insoutenable pleins de diplômes universitaires dans leurs poches natellifiées. Je ne peux pas leur en vouloir, ils sont justement l'exemple majeur à ne pas suivre. Tu vois, Balthazar, dans cette combinaison sociale, plus je pense à l'amour et moins j'en sais sur son compte. Cependant, je contemple les nouveau-nés dans leurs châteaux de bébés et je vois l'humour y courir l'escalier. Des «handicapés» rayonnent dans leurs tours, des artistes, des poètes, des philosophes, des musiciens, des artisans à l'humour rédempteur se baignent dans les douves. S'il y a des embarras, il doit y avoir des solutions et ces partisans de la sainte trinité terrestre, Art, Intelligence du cœur, Humour, discerneront dans ce monde simultané que le travailleur social ne peut plus se refuser. Tôt ou tard la vie reprendra ses droits dont aucune loi humaine ne peut ni dicter ni enseigner. Balthazar, aujourd'hui mon arlequinade se couronne d'une nouvelle floraison, mon coquelicot a borné son avènement. Avant de te lâcher pour de nouveaux horizons, de nouvelles terres, je t'adresse encore ces quelques mots, à toi mon maître de joie, toi qui m'as ouvert les lanternes, toutes les pétales de ma fleur rouge.

«Tu es sans aucun doute l'une des créations les plus riches de sens de l'histoire de l'humanité, la première merveille du monde».

Merci pour ce que tu es, merci aussi à ton éducateur ou éducatrice qui a eu la patience de te lire ton courrier: lettre à un ami analphabète. N'en déplaie à quiconque frérot, tic-tac,tic, ticquetiquetaquetiquenon non et non!

Tiqueti ou tiqueti pas!

Ton attentionné et très cher compagnon de route.

Bocampe, un être handicapé comme tout le monde.



NOTES



MAIS dans cette messe basse de la sphère sociale, que vient faire celui dont la blessure vivante se mêle au mythe, aux impulsions sociales, à la civilisation, d'une manière très nette dans la différence? Mystère! Le destin! Un intérêt au phénomène de la vie! Nous ne lui résistons pas, il est destiné à notre usage, le guérisseur blessé. Ces êtres qui ne se prononcent ni pour Dieu ni pour Diable, mais pour la vie, à travers laquelle les travailleurs sociaux ont signé leur propre «contrat social», éducateurs de la première adéquation et accompagnateur de destin de la seconde... Vous venez de l'Est, de l'Ouest, du Nord, du Sud, mais eux d'où viennent-ils? Portés au front de la connaissance de l'homme, dans ce lieu d'intensité culminant de l'histoire, par conséquent celui où se manifeste le plus diligemment l'évolution, la révolution intérieure, le salut de notre situation. Par quelle dérobée démarche vous vous êtes rapprochés de ces soldats de la paix qui nous révèlent qu'en chaque homme demeure un Bobo d'ici et d'ailleurs? Qui est l'aimant qui hale à lui sa part d'angoisse, de tourment au ban du Ciel, d'une liberté plus éminente que la peur? Le handicap n'élève-t-il pas l'homme à saisir la réalité d'un

monde secoué de changements toujours renaissants? L'esquille tragique de notre condition, est de s'identifier à ce handicap en entérinant celui qui l'habite, dans un agencement social qui abroge toutes questions, interrogations, recherches sur la quête de l'âme humaine.

A y réfléchir, il y a la méconnaissance de l'homme à lui reprocher, à cette ordonnance gestionnaire; à ces classes dirigeantes, ainsi qu'aux travailleurs sociaux qui se rassèrent dans ces concepts par une ignorance et une codépendance des plus époustouflantes, avec des salaires qui ne respirent plus le cantique révolutionnaire. Si, en déconvenue des méandres sociaux et de nos écarts d'authenticité et de conduite, nous pouvons ramener le handicap à l'essentiel commun que porte chaque homme, nous pourrions le définir comme infini, antérieur et qui prévaut toute connaissance. Un handicap loin de cet immobilisme ajusté et des méprises de notre société; loin de ces intellectuels pirouettés vers des pensées industrielles qui casent des concepts avérés, sans levain, poilus de première ligne.

Nous imaginons mal, dans ce tableau social, ce que ces êtres différents sont en train d'endurer parce qu'autour d'eux l'entourage accommodant se réfère à des normes et des structures mortes et désorganisatrices; convenus sur des détails disparates qui narrent cette profession de repères et non d'auteurs sociaux. L'épithète de supercherie pour qualifier les classes dirigeantes acnéiques est fondamental pour le révolté naturel que je suis. Certains de ces membres étendent leurs eczéma intellectuels où se profile un pus social qui ne s'inquiète pas tant des sensibilités, ni des âmes, mais

plutôt des élections, des opinions, des restrictions budgétaires, des chiffres qui ne comptent plus le réel, par commodité, ignorance et incompetence. Ils s'entretiennent sans le vrai souci de la vie sociale, incapables de lui apporter des impulsions compatibles avec la vie des travailleurs sociaux; et en ce qui concerne les charpentes de billets bleus qui vont de pair avec leur circulation, ils se réfèrent à des icebergs consignés plus blancs que jamais à l'attente de leurs titaniques. Dors, cercle des endormis, dors! Mais le réveil te sera brutal.

N'est-ce pas ce détachement vis-à-vis de ce palus dont il s'agit dorénavant? De ne plus se livrer à cette fatalité dont nous croyons que nous ne pouvons rien. Tout au contraire, c'est l'occasion rêvée d'écraser tous ensemble ces ambitions économiques de la raison sans s'y soustraire, de dénoncer ces absences de sens par des actes de conscience, de créativité et de fraternité. Car le cercle des endormis te prouvera intellectuellement sans cesse le contraire... N'a-t-il pas suffi d'un simple non pour que l'Inde se libère des colons anglais? Nouvelles vagues, nouvelles générations, mais toujours la même quête.

Ce n'est pas à des Dieux économiques et juridiques d'agir à notre place, d'évaluer par des chiffres notre prise en charge auprès de la nature humaine que nous sommes. Ces Dieux là, il faut soit les chasser ou être leur esclave. Et qui peut rectifier le sens des raisons d'agir, d'aimer, de faire, de penser, de travailler, si ce n'est les acteurs sociaux eux-mêmes?

A notre époque, l'intelligence du cœur, l'art, l'humour, la volonté d'agir, doivent s'inquiéter de tous ces détails de forme que prend cette crise sociale évolutive, chronique et antisociale. Celle-ci

fabrique des égoïstes automates en puissance, donc un chaos social qui va se promener en zig-zag dans les consciences. Serait-ce sans que personne ne ressente cela comme une offense? Une fatalité qui représente la morsure même du «contrat social». Pouvons-nous nous faire à l'idée que les muses soient orphelines? Lâche! Jamais. Et que manque-t-il pour se rappeler le but commun qui relie les travailleurs sociaux, si ce n'est le redécouvrir davantage chaque jour un peu plus? Du courage. Un courage qui n'est plus celui de la cadence habituelle, car la confusion est réelle.

Le handicap n'est pas une chose morte et encore moins le résultat d'une connaissance qui instaure de plus en plus une mise à part évaluée en billets bancaires. Le handicap dans son milieu terrestre nous est familier tel un écho qui nous indique un lieu où l'on doit aller les uns dans la main des autres. Dans ce sens, il est possible de pénétrer une image de notre humanité dépourvue de toutes structures qui refoulent l'esprit. Oui, en transmettant de la vie aux structures qui ne sont qu'un support de l'organisation et non la vie même. En revanche, tant que la volonté politique et économique ne fécondent pas la vie sociale et culturelle, ce genre de phénomène ne fera que se perpétuer sous toutes les formes du possible où la marelle sociale battra son plein, jusqu'à cette fameuse goutte qui fait déborder le vase. Or, chacun de nous est concerné par cette volonté; nous ne pouvons plus dire à notre époque, si Dieu le veut. Il en est ainsi, ces questions fondamentales ne me concernent pas, à d'autres, tout en continuant de lire des livres de Swammi Ben Pyjama barbu tous plus éclairés et immaculés les uns que les autres. Lorsque les

choses nous apparaissent mortes de sens, il est de notre devoir de les rendre à la vie, d'autant plus si les hommes politiques qui nous gouvernent sont ligotés à des intérêts qui ne servent plus le peuple.

Mais cela ne servirait à rien de pourchasser à l'écrire sur deux cent mille pages, car quand on dort fermement, il en faut des secousses intérieures pour se hisser plus que d'habitude! Mais peut-être une exhortation a secoué un point constructif du cercle. Les épiphénomènes, il ne faut plus les souhaiter, mais les créer, les accomplir. Frère éducateur, retire l'ancre, part au large, hisse haut les voiles vers les océans et rapporte au déclin de cette vie sociale, une nouvelle vague de conscience, un ange de ton voyage, dans les foyers sociaux déjà enflammés.

Et si la mer est agitée et que tu dois rester à terre, alors l'amour qui est ton cœur suffira à nos frères handicapés pour conforter ce qu'ils sont: des êtres d'exceptions qui se mêlent à l'embellissement de notre humanité.

Je t'attends sur le quai, moi, cet handicapé de vie à la vie...

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Les Editions de l'Escarboucle à Yverdon,
case postale 894, BP 1401 Yverdon-Les-Bains

SUISSE

www.escarboucle.ch

